

Recueil de nouvelles écrites ou dessinées
du concours **AAM 2025**

arc en ciel/

**« Vous venez de vivre
ou d'observer un phénomène
météorologique étonnant,
remarquable, insolite
ou surprenant... »**



Numéro spécial 10/2025 **N°17**

PHOTO de couverture :

Gloire sur brouillard en montagne, spectre de Brocken

© Gillet-Chaulet Bruno - Météo-France

Le spectre de Brocken est un phénomène optique observable en haute montagne. Ces ombres géantes apparaissent sur les nuages, décorées de halos arc-en-ciel, et sont nommées d'après le sommet Brocken en Allemagne massif du Harz. Elles se forment lorsque le soleil brille derrière un observateur, projetant son ombre sur des nuages ou du brouillard en contrebas. La lumière réfractée dans les gouttelettes d'eau crée des anneaux colorés autour de l'ombre. Observé depuis le XVIII^e siècle, ce phénomène a influencé de nombreux écrivains et pourrait avoir alimenté des légendes telles que celles de Bigfoot. Aujourd'hui encore, le spectre de Brocken fascine en tant qu'illusion d'optique éphémère.





Recueil de nouvelles et de BD

**Concours organisé par l'Association
des Anciens de la Météorologie**

Septembre 2025

Thème : « Vous venez de vivre ou d'observer un phénomène météorologique étonnant, remarquable, insolite ou surprenant, et c'est le début d'une nouvelle histoire ; la météorologie sera au coeur de votre récit ».

Le jury du concours nouvelles 2025

Jean-Louis Champeaux, *Président de l'AAM.*

Michel Déqué, *membre de l'AAM, chercheur en climatologie en retraite.*

Christine Drevet, *membre de l'AAM et du Conseil d'administration.*

Michèle Gaubert, *membre de l'AAM, psychothérapeute et essayiste.*

Jean-Paul Giorgetti, *membre de l'AAM et du Conseil d'administration.*

Maurice Imbard, *secrétaire général de l'AAM et membre du Conseil d'administration.*

François Lalaurette, *membre de l'AAM et du Conseil d'Administration.*

Marie-Hélène Pépin, *cheffe du département documentation à Météo-France.*

Catherine Ruth, *Inspectrice Education Nationale, professeure honoraire, investie dans la recherche universitaire en français.*

Serge Taboulot, *membre de l'AAM et du Conseil d'administration, Président de Institut des Risques Majeurs (IRMa).*

Serge Zaka, *agroclimatologue, lanceur d'alertes, parrain du concours.*

Avant propos

Jean-louis Champeaux

président de l'AAM

C'est avec un grand plaisir que je vous présente cette deuxième édition du recueil des nouvelles issues du concours organisé par l'Association des Anciens de la Météorologie.

Le thème de cette édition 2025 « *Vous venez de vivre ou d'observer un phénomène météorologique étonnant, remarquable, insolite ou surprenant, et c'est le début d'une nouvelle histoire ; la météorologie sera au cœur de votre récit* » a manifestement éveillé l'inspiration et l'imaginaire des quarante-huit participants.

Dans un monde de plus en plus bouleversé par la violence, les guerres et les incertitudes, il est précieux —essentiel, même— de se rappeler que l'émerveillement reste à portée de regard. Il suffit parfois de lever les yeux. Qui n'a jamais été happé par la beauté silencieuse d'un ciel d'altocumulus enflammés au coucher du soleil ? Ou n'a pas ressenti une peur mêlée de fascination et de respect face à la puissance d'un orage ?

Les phénomènes météorologiques, par leur force, leur mystère ou leur grâce, nous rappellent que la nature, dans toute sa complexité, peut encore nous émouvoir, nous surprendre et nous inspirer des histoires.

Nous avons eu le privilège de recevoir 46 textes, tous portés par une plume soignée et un regard original, faisant de la météorologie tantôt un moteur narratif, tantôt une toile de fond dramatique, tantôt une source d'émerveillement. La richesse des approches, des styles et des univers proposés a rendu la délibération du jury particulièrement difficile.

Une nouveauté importante a marqué cette édition : l'ouverture d'une catégorie "bande dessinée". Deux œuvres graphiques nous ont été adressées, enrichissant encore davantage ce concours par une autre forme de nar-

ration, plus visuelle cette fois, mais tout aussi ancrée dans notre passion commune pour les phénomènes atmosphériques.

Lire, écrire, dessiner ou peindre sont autant de gestes enrichissants que peut susciter une simple observation du ciel ; ce recueil est le reflet de cet élan créatif. Il témoigne de la manière dont la météorologie, au-delà de son intérêt scientifique, peut nourrir la fiction, éveiller des émotions, ouvrir des mondes. Il incarne aussi notre volonté de faire dialoguer science, arts graphiques et littérature.

Je tiens à remercier tous les participants pour leur talent et leur imagination, ainsi que les membres du jury pour leur engagement et leur discernement.

Bonne lecture, puisse la météorologie continuer de vous inspirer... et rendez-vous pour la troisième édition !

Jean-Louis Champeaux

Président de l'AAM

Préface

Serge Zaka

agrométéorologue, *parrain du concours 2025*

Le téléphone. Vous connaissez ?

Cet objet devenu une extension de nous-mêmes. Il capte notre attention, nous happe, et nous pousse à scroller, scroller, scroller... Jusqu'à l'oubli de ce qui nous entoure.

Et puis, parfois, entre deux vidéos distrayantes et trois chatons attendris-sants, surgit un éclat de beauté : une citation, un texte fort, une photographie saisissante. On s'arrête. Quelques secondes seulement, certes. Mais on s'arrête. Et c'est là, peut-être, que réside encore une lueur d'espoir. L'art - qu'il soit texte ou image - continue d'exister dans ce monde qui nous pousse à aller toujours plus vite. Il reste une porte ouverte. Une invitation à ralentir.

À admirer le ciel.

À ressentir.

À penser.

À travers ce concours de nouvelles, vous avez contribué à cette pause salutaire.

Vous avez pris le temps.

Le temps d'admirer, de transmettre, de recevoir des émotions. Et c'est précieux.

L'art, aussi, peut être une formidable passerelle vers la science. Par les mots, nous voyons le ciel. Nous ressentons la pluie sur la terre chaude.

Et surtout, l'art nous rappelle à ce que nous avons oublié : **regarder** autour de nous. Oui, nous avons perdu l'habitude d'observer. Mais si l'on lève les yeux, on constate que notre monde change. Pas seulement par une température qui grimpe, noyée dans nos routines et nos écrans. Mais dans nos paysages. Avez-vous remarqué ? Nos abricotiers fleurissent deux semaines plus tôt. Les cigales chantent plus tôt, et se taisent l'après-midi, étouffées par la chaleur. Nos arbres perdent leurs feuilles en plein été, victimes du stress hydrique.

Oui, le changement climatique est visible. Mais encore faut-il **regarder**.

Il ne touche pas que l'Homme. Notre vision est souvent trop centrée sur nous. Tous les écosystèmes migrent vers le nord : c'est l'évolution de la **biogéographie**, le déplacement des aires naturelles et agricoles. Mais les arbres, eux, ne migrent pas. Ils restent là, figés, et dépérissent...

Leur zone climatique favorable s'est déjà envolée vers le nord.

D'ici 2100, la garrigue pourrait couvrir les environs de Lyon, où le chant des cigales se mêlerait à l'odeur du thym. Les agrumes pousseront dans le Languedoc. Peut-être parlerons-nous un jour de l'AOC *Clémentine du Languedoc*, dans des paysages aux allures de savane.

Oui, le changement climatique se lit dans nos paysages.

Mais encore faut-il lever les yeux de nos écrans.

Observer.

Sentir.

Écouter.

Tout ce que l'art nous apprend à faire.

Le mot de Jean-Paul Giorgetti

Coordonnateur du Jury

J'ai eu plaisir à coordonner le jury du Concours de Nouvelles 2025 organisé par l'AAM et je remercie son président pour la confiance accordée.

Le jury de onze membres a sélectionné et nommé huit nouvelles, dont le 1er prix, parmi les quarante-huit reçues, comprenant deux bandes dessinées et trois poèmes.

Chaque nouvelle se distinguait par son caractère unique, son originalité et ses contextes spécifiques. Le jury a évalué le respect du règlement du concours, les formes littéraires, le style, la syntaxe, et l'orthographe, ainsi que les émotions et le plaisir de lecture.

Le thème proposé cette année, portant sur l'observation d'un phénomène météorologique inhabituel, constitue un sujet de grande importance en littérature comme en poésie. Il est également enrichi par des recherches historiques et sociologiques. L'évolution de la littérature sur les «météores», depuis l'Antiquité avec Aristote, démontre comment l'histoire de l'humanité s'intègre dans le grand cycle de la nature.

Les candidats ont décrit divers phénomènes climatiques à travers des récits réels ou fictifs, mettant en évidence différents aspects tels que l'humanisme, l'humour, l'amour, le rêve ou le fantastique.

Je suis de ceux qui pensent que la météorologie est une science qui ouvre le champ à l'exploration de la contemplation, à l'imagination visuelle et à la réflexion sur les phénomènes naturels. Cela se reflète dans la diffusion de ces belles nouvelles nominées et classées pour le concours 2025 organisé par l'Association des Anciens de la Météorologie.

Les résultats ont été promulgués à l'unanimité par les membres du jury, une nouvelle fois, chaleureusement remerciés.

Sommaire

- 11** Les lauréats
- 12** 1° Prix
- 15** Prix de l'humour
- 24** Prix de la littérature jeunesse
- 30** Prix de la montagne
- 37** Prix de la nouvelle poétique
- 39** Prix de l'émotion
- 46** Prix de l'imaginaire
- 52** Prix de la nouvelle en BD
- 56** Nouvelles sélectionnées

Les lauréats

	Les auteurs (trice)s	Titres des nouvelles
1° Prix	Hotte André	Tempête salvatrice
Prix de l'humour	Humbert Bernard	Rappelez-vous la pluie avait cessé sur Brest
Prix de la littérature jeunesse	Hüss Yann	Bonheur à tous
Prix de la montagne	Charon Isabelle	White is white
Prix de la nouvelle poétique	Guenniche Djillali	La Cigale et la fourmi - retrouvailles
Prix de l'imaginaire	Desesquelles Pierre	Atavisme
Prix de l'émotion	Bouguerra Amar	L'ode à la goutte
Prix de la BD	Servy M.Charlotte	Le vaisseau vapoureux

1^{er} PRIX

La tempête salvatrice

André Hotte

Il est toujours à notre poursuite. J'ordonne de monter les perroquets pour augmenter notre voilure. L'équipage se mobilise bien que notre navire, « l'Ardenteur », tangué dangereusement sur les immenses flots. Nous filons parmi des vagues de plusieurs mètres, perdant les voiles de nos poursuivants dans leurs creux. Le ciel est d'un gris très sombre et d'énormes nuages noirs couvrent la portion au-dessus du navire qui est à nos trousses. J'aperçois des éclairs qui les zèbrent. Un orage se dirige vers nous. Mon second me partage ses pensées.

– Nous risquons de démâter sous ce fort vent, Sieur De la Broderie.

– Monsieur D'Alembert, sachez que je préfère entendre mon gréement craquer plutôt que de voir ma coque se briser et couler sous le feu des Anglais.

Nous avons deux poursuivants : la rage de la nature et la Grande-Bretagne. Ces Britanniques sont aussi impitoyables que la météo. Ils ne lâchent pas si facilement leur proie française. J'avais cru notre périple vers la Nouvelle-France sans problème jusqu'à l'apparition de ce bâtiment hier matin. Nous avons serré le vent pour les distancer, quittant notre cap pour nous donner l'avantage. Mais en vain, notre ennemi est collé à nos basques et il gagne indubitablement du terrain.

Debout à la balustrade de poupe, j'observe avec ma longue-vue pendant que nous montons sur une crête. La lumière est faible en cette fin de journée, mais j'arrive à distinguer le navire derrière nous, une forme grise sur un fond obscur. Nos ennemis ont ajouté des bout-dehors à leurs vergues. Je vois leurs bonnettes qui se gonflent sous les forts vents arrière. Je n'ai pas de gréement comparable. Je crains que nous ne soyons pas à la hauteur pour leur échapper. Il faudra les affronter et rugir de nos canons.

– Capitaine ! Regardez ! s'écrie mon maître d'équipage.

Je me tourne et je regarde dans la direction qu'il pointe. Des feux luisent au sommet du grand mât et au bout des plus hautes vergues. J'observe le phénomène en fronçant les sourcils : le feu de Saint-Elme.

– Regardez sur la misaine !

– Et là, sur l'artimon !

Sur le pont, mes hommes sont pétrifiés, le regard ahuri. Ceux dans les haubans redescendent, oubliant mon ordre de tendre les perroquets. L'homme à la vigie est affolé. Les lueurs violettes semblent bondir d'un mât à l'autre, comme des feux-follets ou des lutins. Ils nous narguent avec leur grésillement.

– Les marins refusent de s'approcher de ces diableries, Capitaine !

Mon maître d'équipage est en désarroi, il comprend que sans ces voiles supplémentaires nous finirons sous les tirs ennemis plutôt que de tenter de les distancer. Je brise ma patiente contenance que d'ordinaire je maintiens en toute circonstance et je m'écrie.

– Ne sont-ils pas présages de bonnes fortunes ? Saint-Elme n'est-il pas le protecteur des marins ?

Surpris, mon équipage me fixe avec incertitude. Mais quelques-uns pointent derrière moi, vers nos ennemis. J'entends un coup de canon. Je me retourne et au même moment, alors que nous redescendons vers un creux, un geyser éclate à la surface de la vague et nous arrose. Nous sommes presque à portée de leurs canons, le boulet a sombré à une dizaine de mètres de notre poupe.

Mon second répète mon ordre de hisser les voiles. Mes marins hésitent, le maître d'équipage les injurie et les menace en brandissant un cabillot. Les gabiers remontent sur les haubans et rejoignent les vergues des perroquets. Ils commencent à dénouer les garcettes de l'enroulement des toiles. Ils lorgnent avec frayeur les feux violets qui crépitent non loin d'eux. Soudain une immense bourrasque nous frappe par bâbord arrière.

La rafale est d'une telle force que notre navire tangue dangereusement. Les mâts craquent affreusement, les vergues claquent au bout de leur

drisse et quelques voiles se déchirent. Tous s'agrippent au bastingage ou aux cordages afin d'éviter de passer par-dessus bord. Les vagues nous frappent et risquent de noyer nos cales. Le timonier perd sa poigne sur la roue du gouvernail. Mon second me saisit et m'assure avec une corde. Au même instant, je suis témoin d'un horrible spectacle.

Le navire britannique subit aussi un brusque souffle, mais sa voilure augmentée scelle son sort : il chavire. Et pendant que ses trois mâts rejoignent l'horizontale des flots, l'un d'eux est frappé par la foudre. Nous passons dans un creux et je ne les aperçois à nouveau qu'un moment plus tard. Ce n'est plus qu'une épave broyée par les vagues et ravagée par les flammes. Sans les feux de Saint-Elme, nous aurions vécu la même fatalité avec une trop grande voilure.

Je remercie D'Alembert, sans son agilité, je serais tombé à l'eau. J'aurais rejoint ces Anglais au fond de l'océan. Le feu de Saint-Elme n'est plus, il n'y a que les lanternes qui nous éclairent. Le vent diminue d'intensité et le navire retrouve son aplomb. Les pans des voiles déchirées claquent et quelques écoutes fouettent les haubans. Le maître d'équipage donne ses directives pour assujettir le tout. J'ordonne au timonier de changer de cap. J'espère que nous pourrions suffisamment nous éloigner afin d'éviter le centre de la tempête. Malgré cette menace, les cœurs sont hauts, les hommes sont ragaillardis. Ils sont confiants, Saint-Elme les protège, ses feux en sont témoin !

PRIX DE L'HUMOUR

Rappelez-vous, la pluie avait cessé sur Brest

Humbert Bernard

Le trajet Terre-Ciel, je l'accomplis à la vitesse de l'éclair. Le Conseil avait débuté sans moi. J'étais en retard, comme d'habitude. Zeus commença par m'ignorer. Il discourait sur la meilleure manière de remettre de l'ordre dans l'Olympe. Il ne se passait pas un jour sans qu'un conflit familial n'éclatât, une grêle d'injures. D'ailleurs, Il s'apprêtait à jeter son foudre sur Héra, ma mère, l'épouse qu'il adorait houspiller, quand il m'aperçut. Les cheveux ébouriffés, les sandales ailées encore frémis-santes, je suis à grosses gouttes.

- Est-ce le fait de ton retard, mon cher Hermès, et la crainte de Ma colère qui te bouleversent à ce point ?

- Non, Père. C'est que je viens d'assister à un phénomène météorologique inimaginable et...

- Quoi ? C'est pour faire un point météo que tu viens Me déranger en plein Conseil ?

- Non, bien sûr, Père, il s'agit ici d'un évènement incroyable !

- Et il s'est déroulé où cet « évènement incroyable » dont Je serais encore ignorant ?

- Dans un coin perdu de la Terre, quelque part en France, un de mes coins favoris...

- Abrège, Fiston !

- ...En Bretagne ! Vous savez, Père, ce pays de France où...

- ...Oui, merci, Je connais la Bretagne ! Qui ne connaît pas cette Bretagne où, grâce à Moi, il pleut deux jours sur trois !

- Justement, Père, aujourd'hui, 15 avril 2020, les Bretons en sont à plus de 30 jours sans pluie et à des températures plutôt élevées pour la saison. Figurez-vous que...

Ma Mère me coupa s'adressant à mon Père :

- Zeus, n'est-ce pas encore une fake news de Notre fils ? Permets-moi d'y envoyer Iris ! Sa sœur saura confirmer ou non l'info !

Je me devais de réagir :

- Mère, comment pouvez-vous remettre en cause mon message ?

Zeus, impatient :

- Toute info météo extraordinaire demande à être étayée pour être validée ! Hermès, tu y retournes mais accompagné de ta sœur ! Et Je veux un rapport en bonne et due forme !

Iris :

- Mais...

- Le sujet est clos !

Durant notre descente sur Terre, je dus avouer à ma sœur, ma légèreté. En réalité, mon saut de ce matin au-dessus de la Bretagne n'avait été qu'un bref aller-retour. Un parcours en trombe. Immédiatement ébloui par l'inattendu éclat printanier – dès l'aube de ce mercredi 15 avril, le ciel était dégagé - et stupéfié par les prévisions météorologiques qui promettaient 13 heures d'ensoleillement, j'avais voulu partager au plus vite ma sidération avec le Conseil. Maintenant, survoler à nouveau la Bretagne, et en compagnie de ma sœur, me comblait.

C'était la mi-journée. Au sortir de la stratosphère, dès l'abord des côtes de l'Iroise, nous fûmes aveuglés par la luminosité. Au point, à la hauteur

de Guipavas, de manquer de heurter le ballon de radiosondage de Météo-France, avouez que c'eût été ballot ! Hélios n'avait pas chômé. Mais, se rappelant qu'ici ça n'était pas encore l'été, le dieu solaire avait su doser son pouvoir. La matinée était restée fraîche. Cependant, au zénith, la chaleur diffusée par ses rayons restait d'une douceur angélique. Sur le littoral, il fallait se tourner vers le large pour entrevoir un tout petit troupeau de moutons en train de paître l'azur. Un azur qui se dissolvait dans la blancheur de l'horizon. Un bleu plus sombre au zénith. Et lorsqu'un souffle agita les plumes de nos ailes, passant d'une simple caresse à de jolies rafales, on comprit qu'Éole avait rejoint Hélios pour quelques plaisirs balnéaires. On n'était pas dépaysés. Malgré tout, un détail nous frappa : avec un temps pareil, en pleine période de vacances scolaires, la ville de Brest était déserte. Et, en élargissant d'un iota notre rayon d'observation, on vit qu'il en allait de même à Morlaix, Saint-Brieuc, Saint-Malo, Rennes, Vannes, Lorient, Quimper. Partout, les préaux, les places, les rues restaient désespérément vides. Même les plages les plus courues par beau temps montraient des étendues de sable et de galets vierges de toute présence humaine. Et pas un chien dehors. De quoi nous intriguer.

La seule manière d'en avoir le cœur net, c'était de nous glisser subrepticement à l'intérieur des habitations. Ce que nous fîmes en revenant sur Brest. À la dérobée, en somme. (Bien avant notre atterrissage, l'arc-en-ciel d'Iris s'était dissout dans le feu du soleil. Cela facilitait notre camouflage. Quant à moi, il me suffisait de bien replier les ailes de mes sandales). De toute façon, on ne risquait guère d'être repérés vu que tous avaient les yeux et le nez rivés sur leurs écrans. Autre bizarrerie : plutôt que se gaver de reportages comme d'habitude, par exemple sur la dernière tornade de Brec'h ou sur la tempête Dennis, chacun épiait le prochain bilan chiffré de La Cavale Blanche concernant les urgences, les admissions en réa ou les départs des Humains pour le Styx. Les repérages des foyers de contagion (qu'ils aimaient nommer clusters) remplaçaient le comptage des éclairs. Le rituel du journal météo avant et après les repas se voyait détrôné par la litanie morbide des pics du Covid-19, un méchant virus importé, comme n'importe quel autre produit, de Chine, une région orientale nichée à quelques coups d'ailes. Pire : les miss météo aux tenues toujours ensoleillées étaient évincées par des oiseaux de mauvais augure en blouse blanche. Même les bulletins météo marine de Bretagne 5 ou les plages musicales de Radio Neptune se laissaient submerger par des vagues épidémiques. Au final, la population était à la merci d'un autre danger : la dépression.

Et lorsqu'on s'échappa enfin de ces bords irrespirables, ce fut pour croiser de rares zombies, masqués, vêtus comme en hiver, pressés, sur leur garde, prêts à dégainer leur sésame, la précieuse ADD (Attestation de Déplacement Dérégulé). L'Arsenal, le Chantier naval, les Ports de Commerce et de Plaisance étaient à l'arrêt. Les marins-pêcheurs, au repos forcé.

À l'Océanopolis, les poissons condamnés à nager dans un désert devenaient neurasthéniques. Les commerces, victimes de la désorganisation, étaient à la peine. Et que dire de la faillite des marchands de parapluies ! Rue de Siam, des amoureux insouciant s'embrassaient bien sous un porche, oui, mais à travers leurs masques ; et au risque de provoquer un pic de chaleur incandescente.

L'après-midi confirma la nouvelle réalité : un ciel bleu traversé par des mouettes et des goélands, des températures passant allégrement de 12 à 16°. Des oiseaux marins incrédules face à la clémence de la météo comme à l'absence du genre humain. Pour tomber sur des tableaux vivants, il nous fallut survoler le littoral, de Plouzané à Kerjean. Deux scènes insolites. La première au pied du phare du Petit Minou : un trio de joggeurs en train d'être verbalisés. La seconde au large de la Plage du Moulin-Blanc : un surfeur étourdi couronné par une brigade zélée de la Gendarmerie Maritime.

Afin d'instruire notre futur rapport au Conseil, nous repassâmes par Guipavas. Nous mîmes à profit notre petite escale au Centre de Météo-France. La pêche aux infos s'avéra généreuse. Ainsi, à la Cité du Ponant, en mars, le soleil avait brillé 37 heures durant la première quinzaine et 105 heures la seconde. Au week-end de Pâques, il avait fait jusqu'à 18° le dimanche 12 avril, 22° le samedi 11 et, record absolu, 25,2° le vendredi 10 ! 25,2° quand, dans le même temps, le thermomètre atteignait avec peine les 17° à Nice ! Des Pâques sans tisons donc, un sacré miracle pascal, non ? Bref, un mois d'avril qui pourrait bien être le plus chaud depuis 1900. De bureau en observatoire, un mot revenait souvent à nos divines oreilles : *l'anticyclone*. Une sale bête préhistorique ? Un démon de seconde zone ? A moins que ce ne fût encore une invention de mon Père, histoire de rappeler aux autres que c'était bien Lui le chef. Une salle de conférence. Incognito. « *La cause principale de cette douceur climatique réside dans la stabilité du vortex polaire, puissante dépression située au-dessus de l'Arctique, engendrant un creusement intense de la pression atmosphérique et donc, l'installation de puissants courants dits courants-jets...* »

Là, je dus secouer par une aile Iris qui commençait déjà à s'impatienter. « ...*Alimentées par l'air océanique et la douceur du Gulf Stream, bloquées plus au sud par les anticyclones des Açores, ces perturbations apportent des températures douces. A noter que...* » Nous étions à deux plumes de perdre le fil et à piquer du nez. Heureusement, en cherchant la sortie, nous traversâmes un petit amphi. Juste pour nous offrir un bonus, du genre petit résumé pour les nuls : « *Les anticyclones sont donc caractérisés par un lent mouvement vertical descendant de l'air qui augmente (...) garantissant ainsi du temps sec et ensoleillé.* » Ouf ! L'air de dehors, même pollué, nous ranima. Nos ailes frôlèrent alors un groupe d'étudiants buvant les dernières paroles d'un expert à la grise mine : « *Mauvaise nouvelle, les gars : les émissions de gaz à effet de serre se multipliant, cela pourrait expliquer en partie la prolongation anormale des épisodes anticycloniques...* » Un freluquet, voulant sans doute épater la galerie, demanda : « *Et Dieu dans tout ça ?* » On se regarda. Pour Iris et moi, il était opportun de s'éclipser.

Un peu plus tard, nous eûmes l'idée de rendre visite à la marchande de journaux de la gare. Histoire de la distraire, les clients étant encore plus rares que les trains. Cela nous permit de survoler la une des journaux. « *Le Festival de Cornouailles est reporté à l'hiver !* », « *La Fête des Pommeiers est annulée !* », « *Manu a couru un marathon dans son jardin pour les soignants !* » Là, nous n'avons pas résisté à parcourir l'article : il s'agissait d'un quidam qui avait bel et bien couru un marathon – et même un peu plus - dans son jardin clos « *en soutien moral à tous les travailleurs, personnel soignant, agents communaux, employés de grande surface astreints à bosser (...)* Il avait couru d'une traite, un total de 705 tours de 60 mètres chacun c'est-à-dire 42 km 300 sur gazon ! » Ce qui inspira à Iris cette pensée profonde : « *Et lui, en plus, il n'avait pas d'ailes !* »

Nous restâmes plus longtemps que prévu à errer de clocher en minaret, de tour en phare, de grue en derrick. Nous passâmes même une deuxième journée à refaire un tour complet de la région, à comparer les statistiques et les épiphénomènes... et enfin, une nuit entière au Château de Brest à reposer nos ailes sur les poivrières et les mâchicoulis des Tours Paradis.

Avant de rejoindre l'Olympe, il nous restait, ce matin, à visiter *La Cavale Blanche*. « *Cavale blanche* » : *une évasion (ou cavale) qui a fait chou blanc...* Drôle de nom pour un quartier comme pour un hôpital ! En tout

cas, une interprétation qui sonnait à nos divines oreilles comme un découragement à l'adresse des patients qui auraient, chevillée au corps, l'idée de la belle. Soudain, dans le hall plus peuplé que celui de la gare, un panneau d'affichage attira notre attention : « *Au 1^{er} avril 2020, on signale 1109 malades du covid 19 en Bretagne* » et ça n'était pas un poisson d'avril. « *Au 15 avril, la barre des 2000 cas positifs au covid-19 est dépassée en Bretagne* ». Machinalement, nos divins regards se portèrent sur des unes de revues de la librairie : « *Depuis le confinement, l'ensoleillement en avril a bondi en Bretagne avec des pics à 20° !* », « *Début mars, grisaille et pluies. Ensuite vient le confinement et un changement radical de configuration : installation d'un temps anticyclonique avec un flux de nord-est dominant. Le contraste est saisissant.* » Celui entre le panneau d'affichage et les unes l'était tout autant. Nous étions effarés. Nous tenions notre scoop, sous forme d'un axiome en deux propositions : a/ la pandémie du coronavirus a entraîné le confinement obligatoire et globalement bien accepté par la population bretonne. b/ on a alors constaté en Bretagne, dès le début du confinement, une suspension des précipitations faisant place à un ensoleillement excédentaire record.

À ce jour, vendredi 17 avril, le confinement était plus que jamais une réalité et la météo se plaisait au beau fixe. Iris et moi, nous étions impatients de connaître la suite.

Sur le parvis, on ne pouvait rater l'immense écriteau censé mettre les visiteurs sortants en condition de quarantaine : « Mesures barrières : ne pas se serrer la main ! Ne pas se faire la bise ! Tousser dans son coude ! Se tenir à 1 mètre minimum de distance les uns des autres ! » Bigre ! Nous nous apprêtions à décoller, quand Iris m'interpela : - Hermès, on pourrait pousser le raisonnement jusqu'à l'absurde : Plus il y a d'habitants contaminés par la covid 19, plus il y a d'habitants confinés à l'intérieur ! Et plus il y a d'habitants confinés à l'intérieur, plus il y a d'ensoleillement à l'extérieur ! Je poursuivis son idée : « Ou comment et jusqu'où une pandémie et l'enfermement qui en découle peuvent influencer le climat ? On imaginait déjà ce qu'un souverain absolu serait tenté d'inventer en matière de guerre biologique. Pour s'assurer à titre personnel du soleil et de la chaleur à Pâques, par exemple !

À propos de souverain absolu, il était temps d'aller frotter nos ailes à l'exosphère et de continuer jusqu'au sommet de l'Olympe.

Cap sur Les Champs Elysées. Dans un coin paradisiaque surnommé L'Île des Bienheureux. Nous, les Dieux, y passons les week-ends, en villégiature. Les mêmes têtes du Conseil mais ici, l'ambiance est plus décontractée, genre séminaire à la campagne. Une fois posés, nous prîmes un instant pour nous ébrouer les ailes, nous défroisser la tenue, bref, nous refaire une beauté. Une musique nous alerta. Elle provenait de notre sillage. Une âme humaine à la chevelure blonde s'approchait tranquillement de nous. Elle fredonnait un air rythmé et entêtant en s'accompagnant d'une guitare Gibson. L'âme nous sourit, cessa de fredonner et, parvenue à notre hauteur, engagea la conversation :

- « *Silence on meurt* », ça s'appelle, c'est tiré de mon album « *Paradis retrouvé* ». Je m'appelle Christophe, je viens de Brest moi aussi, je vous ai aperçus tout à l'heure à La Cavale. J'aurais bien pris le même vol mais le temps que je me décide, vous aviez déjà décollé.

- *Dommage, lui dis-je, j'adore voyager en musique ! Mais pourquoi avoir quitté la Terre précipitamment ?*

- *Un bel emphysème aggravé par un méchant coronavirus...*

- *Mince, s'apitoya Iris, en tout cas, mon frère et moi, on se réjouit que vous ayez passé sans encombre et aussi vite les différents checkpoints, depuis le Styx en passant par Cerbère et les derniers Juges.*

- *L'effet de mes mélodies, peut-être ?*

Zeus eut vent de notre retour. Il nous fit appeler. Nous débarquâmes au milieu de la prairie enchantée où se vautrait la divine assemblée. Ma sœur prit les devants :

- *Père, Mère, Très Chers, on est heureux, Hermès et moi, de vous présenter Christophe, il vient de Brest, il est chanteur, sa musique pourrait sans doute adoucir les mœurs de notre fam...*

- *C'est bien beau tout ça, mais quid de votre mission bretonne ?*

- *J'y viens, Père ! Hermès avait raison sur toute la ligne ! Figurez-Vous que*

Brest elle-même, en ce début de printemps, se classe parmi les villes les plus chaudes de France !

- *Qui l'eût cru !* s'exclama Héra.

Zeus dérangerait alors Apollon en train de caresser son serpent :

- *Mon Bien-aimé, quand Tu es bien luné, Tu as le pouvoir de lire l'avenir, n'est-ce-pas ? Peux-Tu entrevoir la suite de ce curieux phénomène météorologique breton ?*

Apollon lâcha son serpent pour saisir son arc et sa lyre. Il y eut un grand blanc durant lequel il ferma les yeux comme pour se concentrer. Puis, d'une voix solennelle, le Dieu des Oracles annonça :

- *Je vois en Bretagne et en particulier à Brest un mois de mai 2020 battre tous les records météo, tant en déficit de précipitations qu'en excédent d'ensoleillement ! Je vois aussi le confinement des Bretons se clore vers la mi-mai ! Je vois ensuite, notamment au mois de juin, Brest retrouver sa dose de grisaille et de précipitations...*

Une main levée de Zeus interrompit l'oracle :

- *En tout cas, cela confirme l'importance du phénomène...*

Héra, s'obligeant à apporter son grain de sel :

- *Ouais, Je ne suis pas née de la dernière pluie, moi ! Je sais qu'Hermès a un certain art pour embellir les choses !* (Rumeur de la divine assemblée)

- *Tais-toi !*

- *Je sais aussi qu'Apollon est bien capable d'être à l'origine de cette mystérieuse pandémie... (rumeur de la divine assemblée)*

- *Héra, Je T'ordonne de Te taire !*

Écoutons plutôt le témoignage de cette âme musicienne ! Après tout, ce Christophe est bien placé pour parler de ce phénomène météo breton !

Christophe, sans se faire prier, saisit la parole :

- Merci, grand Zeus ! Le contenu du message de Vos enfants reflète la vérité ! Là-bas, en effet, il ne pleut pas, le soleil resplendit, la température est idéale. Au moins, j'aurais quitté ce monde à travers un ciel parfaitement bleu et une vraie douceur printanière !

Je Vous en suis très reconnaissant, Vous le Dieu qui faites la pluie et le beau temps ! (Rumeur de la divine assemblée) Et pourtant, très tôt dans la vie humaine, j'ai été marqué par le vers d'un certain poète nommé Prévert « Il pleuvait sans cesse sur Brest... ». Alors, quand j'ai créé ma chanson Mes Marionnettes, je me suis arrangé pour que le frère de l'une d'entre elles puisse justement « prédire pour demain la pluie ou le beau temps ».

À cet instant, mes divins parents et le reste de la famille écoutaient parler l'âme artiste avec un mélange de perplexité et d'incompréhension. *Je croyais aussi que c'était le vent d'hiver qui soufflait en avril... Fais chaud ce soir, vous ne trouvez pas ?... Je crus bon de voler à sa rescousse :*

- Vous vous fatiguez en vain, cher Christophe ! Vous savez, vous avez fait en très peu de temps un très long voyage, vous avez mérité un bon et juste repos...

- Les vestiges du chaos, sans doute...

Curieusement, Zeus lui-même avait fini par se laisser attendrir :

- Qu'est-ce qui vous ferait plaisir, cher Christophe ?

- Retrouver Aline... Un coup de foudre...J'avais dessiné sur le sable son doux visage qui me souriait. Puis il a plu sur cette plage. Dans cet orage elle a disparu...

- Pardon, Christophe ! murmura Zeus.

- Et j'ai crié « Aline » pour qu'elle revienne et j'ai pleuré, pleuré, oh j'avais trop de peine...

- Pardon pour Ma pluie !

PRIX DE LA LITTÉRATURE JEUNESSE

Bonheur à Tous

Hüss Yann

Maman, Papa,

Aujourd'hui, nous sommes lundi. Normalement, je serais à l'école, mais c'est ce qu'il y a de génial avec les vacances : ce matin je ne suis pas en classe.

Par contre, Papi et Mamie me font quand même travailler. Tous les jours, Mamie corrigera ce journal de vacances que je dois écrire pour vous raconter mon séjour chez eux. Je m'aperçois que j'aime bien ça finalement. Ça me prend un peu de temps c'est vrai, mais je fais de moins en moins de fautes parce que je ne veux pas faire de ratures. Les ratures ce n'est pas joli. Et comme dit Mamie, les lettres peuvent être belles, alors j'ai décidé que chaque page de ce journal de vacances serait jolie. Surtout qu'en plus, Papi m'a bien dit que si je voulais, je pouvais aussi décorer ces pages avec des dessins. Des dessins qui illustreraient ce que je vous raconte. Avec cette page du lundi, il m'en a fait un pour me montrer et je le mettrai à la fin. Demain j'essaierai moi aussi, mais je n'arriverai jamais à dessiner aussi bien que Papi, il est trop fort !

Ce matin pourtant, je n'étais pas contente contre lui. Il m'a réveillée trop tôt ! Pendant les vacances ça ne se fait pas ! Mais finalement je ne le regrette pas parce que ce qu'il m'a montré est une des plus belles choses que j'ai vues de ma vie !

Tout a commencé hier après-midi. On était dans le jardin, il m'avait montré comment mettre les petites graines dans des pots de terre humide pour qu'elles grandissent pour faire le potager. Je l'ai aidé, il m'a donné des graines de tomates à planter.

Pendant que je faisais ça, je le voyais aller et venir et tourner autour de la boîte en bois au fond du jardin. Celle qu'il appelle « la station », dedans il y a plusieurs instruments.

Papi me dit que ces instruments servent à savoir le temps qu'il va faire. Il m'a raconté qu'il l'avait récupérée il y a longtemps, et que comme les instruments fonctionnaient tous, il l'avait installée dans le jardin pour l'aider à faire un beau potager. Il m'a expliqué que pour grandir et donner de bons fruits ou de bons légumes, les plantes ont besoin de « conditions particulières ». Elles ont besoin d'eau, de soleil et de chaleur en plus d'une bonne terre. Et pour ça, la station l'aide beaucoup, parce que grâce à elle, il sait quand est-ce qu'il va pleuvoir, s'il va faire beau ou pas, et quelle température il fait. C'est génial ! Non ? Hier, il semblait un peu excité parce qu'il voyait sur les instruments, il n'arrêtait pas de revenir à la station et de vérifier.

Le soir, il m'a dit après manger que peut-être le lendemain matin il pourrait me montrer quelque chose de très joli. Il ne m'avait juste pas dit que pour ça, il me réveillerait alors que le jour se lèverait à peine ! Sur le moment je n'étais pas contente du tout.

Quand il est venu me réveiller, il faisait froid et j'étais trop bien dans mon lit, il faisait bien chaud sous la couette. Du coup, il m'a dit que je pouvais m'entourer avec, mais qu'il fallait que je m'habille et surtout que je mette les grosses chaussettes de laine que Mamie m'avait faites l'année dernière avec la laine de Nestor le bélier. Vous vous rappelez ? Maman disait que ça ne servait à rien, que je ne les mettrais jamais, mais Mamie a insisté. Je ne les aime pas trop, elles grattent, mais ce matin, elles m'ont tenu bien chaud. Finalement j'étais bien contente de les avoir. Après que je me sois habillée, bien enroulée dans ma couette, Papi m'a demandé de fermer les yeux et il m'a emmenée dans la cuisine puis il a ouvert la porte qui donne sur le jardin. J'ai bien senti le froid quand il a ouvert la porte. Ça piquait la peau, un peu comme si des petites aiguilles me tapotaient les joues.

Quand j'ai inspiré, ça m'a même picoté dans le nez, à l'intérieur. C'était bizarre comme sensation, mais j'ai réussi, comme il me le demandait, à garder les yeux fermés alors qu'il me faisait avancer sur la terrasse. De là d'habitude on voit bien les Pyrénées.

Alors que j'avancais sur la terrasse, les yeux toujours fermés, j'ai senti quelque chose de bizarre sous mes pieds et j'ai entendu une sorte de bruit bizarre aussi. Un peu comme si je marchais sur un tapis de miettes de pain

et qu'elles craquaient quand on marchait dessus. C'était presque glissant, mais ce n'était pas épais du tout. Et puis en plus du froid, le son semblait différent, un peu comme si tout était un peu étouffé autour de nous.

Et puis, Papi m'a dit d'ouvrir les yeux. Ce que j'ai vu alors, je ne l'avais jamais vu et je ne sais pas si vous, Papa, Maman, vous avez déjà vu ça. En tout cas, je ne savais pas que ça existait. C'est les vacances d'hiver, le soleil se lève plus tard, mais là, ce grand soleil d'hiver éclairait la colline. Et dans la lumière rose du matin, tout était blanc ! Je vous jure, tout était blanc ! C'était comme si une très fine couche de poudre blanche s'était posée partout et avec la lumière du soleil, tout brillait. Un peu comme si tout s'était transformé en diamant ! Même sur la terrasse, il y avait une toute petite couche blanche et brillante. C'était elle que j'avais entendu crisser quand j'avançais dessus les yeux fermés. Je regardais partout autour de moi cette magie qui s'était posée sur le paysage, et tout d'un coup un nuage est même sorti de ma bouche. Un peu comme quand Papi fume sa cigarette et que Maman râle quand il me montre la fumée qu'il fait sortir par le nez. Mais cette fumée n'avait pas la même odeur, elle ne sentait rien, c'était plutôt un peu comme si ma respiration se transformait elle aussi en cette sorte de poudre blanche très fine dans l'air. J'étais toute surprise, mais comme ça ne faisait pas mal, je me suis amusée à souffler pour revoir cette fumée. J'ai soufflé sur ma main et la fumée a entouré mes doigts, et elle a disparu. J'avais la main mouillée. J'ai regardé Papi, il m'a souri et il m'a dit : « C'est du givre. Ce que tu vois, c'est la première gelée blanche depuis de longues années. La dernière fois que j'en ai vu une, tu étais bébé, tu ne t'en souviens pas. » Il m'a alors expliqué que c'était ça qu'il voyait la veille sur les instruments de la station. Mais comme il n'était pas sûr que cela se produise, il ne m'avait rien dit. Juste ce matin il s'est levé encore plus tôt que moi et ne m'a réveillée qu'une fois certain de pouvoir me le montrer.

Il m'a expliqué que même avec la station, on ne peut pas savoir vraiment.

Il m'a dit : « Ce que tu vois, la poudre blanche qui se dépose partout, ce n'est que de l'eau. L'eau qui est dans l'air, l'eau de rosée, celle que la fraîcheur de la nuit dépose tout autour d'elle, sur les plantes, les objets, les surfaces. Mais c'est une eau qui a gelé, qui s'est transformée en glace en quelque sorte. » Je ne voulais pas le croire, mais en même temps, il m'a rappelé que l'on en avait parlé à l'école. L'eau peut à la fois se transformer

en glace et en vapeur, soit à cause du froid, soit à cause de la chaleur. Pour que l'eau disparaisse en se changeant en vapeur, il m'a dit qu'il faut qu'elle atteigne cent degrés et que c'est ce qu'il se passe quand elle bout. Et je me suis souvenu la fois où j'avais oublié une casserole pleine d'eau pour cuire les pommes de terre sur le feu et qu'elle avait disparu, la casserole était vide et Papa m'avait grondée. Par contre, pour se transformer en glace, l'eau doit être à une température de zéro degré. Zéro degré c'est froid ! Ce matin il faisait froid, mais je ne pensais pas tant quand même.

Papi m'a dit que c'était pour ça qu'une gelée blanche était difficile à prévoir. « La gelée blanche est produite par un gel par rayonnement », c'est ça je crois qu'il a dit. Si j'ai bien compris, c'est le sol qui est froid et qui refroidit ce qui l'entoure, il transforme en glace l'eau qu'il y a dans l'air ou sur les plantes, le sol, les objets. Mais cette température, ce zéro degré, peut très facilement changer dès que l'on s'éloigne du sol. Et comme la station est, sur ses piquets, à plus d'un mètre du sol, parfois il fait plus chaud à sa hauteur et donc elle ne peut pas dire s'il va geler ou non sur le sol. En gros il m'a dit que si la station annonce qu'il va faire quatre degrés, alors il peut geler.

C'est pour ça qu'il n'arrêtait pas de vérifier les instruments la veille, il n'était pas sûr, mais il savait que ça pouvait se produire. Ce matin en se levant il est vite allé vérifier avant de me réveiller et grâce à lui, j'ai eu la chance de voir cette si belle campagne que je connais si bien mais où cette fois, « tout avait la couleur uniforme du givre », comme a dit Mamie en nous rejoignant. Cette couleur uniforme, en fait c'est le blanc, mais une sorte de blanc bien particulier, à la fois transparent et brillant. Je sais, comme Papa le répète souvent, que le blanc n'est pas une couleur, mais comment décrire alors la couleur du givre ? Pour moi c'est bien blanc, brillant et un peu transparent.

En tout cas, ça rend les choses, les plantes et tout, encore plus beau. Papi m'a montré plein de choses que le givre rend à la fois visible et joli. Les toiles d'araignée par exemple. D'habitude on ne les voit pas et c'est bien pour ça que les insectes se prennent dedans pour que les araignées les mangent. Papi m'a expliqué ça il y a longtemps déjà. J'aime bien les araignées. Papi dit toujours qu'il y en a beaucoup moins que quand il avait mon âge et que c'est parce qu'il y a beaucoup moins d'insectes à manger. En tout cas, à cause de l'eau qui gèle dans l'air, tout d'un coup on

peut voir les toiles couvertes de givre. On peut voir tous les détails de leur construction et en même temps on voit quand même à travers. C'est vraiment super beau ! Après avoir fait le tour du jardin avec nous, Mamie est rentrée en disant qu'elle n'aimait pas le froid, mais Papi lui, m'a emmenée de l'autre côté de la maison, il voulait encore me montrer quelque chose un peu loin, au bout du champ derrière la petite forêt. Là où il y a la clôture qui empêche de partir vers les terres irradiées. Il me disait qu'il ne fallait pas tarder parce que le soleil ferait vite fondre la gelée. Je lui ai demandé s'il fallait qu'il la chauffe à cent degrés, ça l'a fait rigoler « heureusement que non » m'a-t-il répondu « mais ce que je vais essayer de te faire voir pourra peut-être t'aider à comprendre ». Il m'a montré qu'il avait pris avec lui la grosse loupe et m'a dit que s'il ne se trompait pas, on pourrait voir mieux avec ça comment est faite la glace. J'étais bien curieuse parce que je ne voyais vraiment pas quel rapport il y avait entre ce que je voyais et la glace. Pour moi, la glace, c'est ce dessert froid que Papa avait fait avec la machine électrique bizarre que Maman avait ramené d'une des expéditions. J'ai bien compris que tout ça est lié au froid, à la température, mais comme je n'avais jamais vu, j'étais très curieuse. En marchant, Papi m'a expliqué que cet état de l'eau, qui passe du liquide à la glace est aujourd'hui très rare et très difficile à observer. Ailleurs sur la planète c'est sûrement encore possible, mais pas ici, pas chez nous.

Il m'a dit que à cause de ça, il y avait même des sortes de fruits que nous ne pouvons plus cultiver car leurs arbres avaient besoin de ce gel pour être en bonne santé. Mais il m'a dit qu'après les vacances, en rentrant à la maison, je pourrai vous demander à aller voir dans la réserve collective le grand congélateur. Il paraît qu'en fait, ce congélateur est une sorte de machine à fabriquer de la glace et que ça sert à conserver la nourriture. Un peu comme le trou creusé dans la pierre qu'il y a à la cave, sous la maison chez Papi et Mamie, et c'est vrai que c'est l'endroit le plus froid de la maison. En tout cas, Papi m'a dit que si j'avais l'autorisation d'y aller voir, je trouverai le même genre de poudre blanche très froide et que, en la regardant avec une loupe, je verrai la même chose que ce qu'il voulait me montrer mais que pour ça, il faudrait que je sois très douce et précautionneuse pour ne pas écraser la poudre et la faire fondre.

À ce moment-là, alors que l'on passait le long de la petite forêt, je lui ai demandé pourquoi il n'y avait pas de gel sur nous. C'est vrai, il y en avait partout autour de nous, sur toutes les plantes ou les choses qui nous en-

touraient, mais pas sur nous. « C'est parce que nous sommes trop chauds, notre corps est chaud et il réchauffe l'air qui le touche, alors l'eau qu'il y a dans cet air ne peut pas givrer. Mais si tu avais dormi dehors, le givre aurait pris sur tes vêtements, ou sur ta couette... ». Je lui ai demandé si la prochaine fois on pourrait dormir dehors pour que ça se passe comme ça. Il m'a souri, mais il ne m'a pas répondu. En rentrant j'aurai donc deux choses à faire : aller voir au grand congélateur et passer une nuit dehors ! Parce que ce que j'ai vu ce matin, je voudrais vraiment le revoir, c'est trop beau.

Quand nous sommes arrivés à la clôture au bout du champ après la forêt, le soleil était encore monté et sur le chemin, Papi m'avait dit d'écouter en longeant les arbres les gouttes d'eau qui tombaient, l'eau gelée sur les feuilles fondait et tombait comme une toute petite pluie. Au bout du chemin, il y avait la clôture que je n'aime pas, avec tous ces fils de fer qui piquent et déchirent. Papi m'a redit que c'était là pour protéger les gens, pour les empêcher d'aller plus loin, là où c'est dangereux. Je sais que c'est dangereux, mais pourtant c'est bien là que va Maman avec les équipes d'expédition et je n'aime pas trop ça. C'est pour ça que je n'aime pas m'approcher de cette barrière, mais cette fois, je l'ai vue comme je ne l'avais jamais vue. Comme elle est un peu à l'ombre là où nous étions, le givre était toujours dessus et là, j'ai pu voir de quoi était faite la glace et c'est vraiment super, super beau.

En fait, dans la glace du givre, comme dans l'eau, il y a des milliers de milliers de minuscules gouttes d'eau et chacune d'entre elles se transforme en givrant en un cristal comme a dit Papi. C'est pour ça que je disais tout à l'heure que c'était comme des diamants. En fait, ça ressemble à la fois à une étoile avec plein de branches ou un peu à un arbre avec ses branches mais sans les feuilles. Je ne sais pas trop comment décrire ça, mais on a pu les voir à la loupe avec Papi, accrochées tout le long du fil, à la fois transparentes et brillantes, ces milliers d'étoiles étaient collées sur le fil. Papi m'en a fait un super dessin. Il me l'a donné en me disant que c'était un cadeau « pour toi, qui vas demeurer dans la beauté des choses ».

Après tout ça, ce lundi est passé très vite et je n'ai pas grand-chose d'autre à en raconter. Bonheur à tous.

Lo Caseriu, lundi 25 février 2036

NB : Mon fils, ta fille est une future écrivaine ! Tout va bien. Bonheur à tous.

PRIX DE LA MONTAGNE

White is white

Charon Isabelle

« Le séjour dans les paysages de neige est une saignée de l'âme. On respire le Blanc, on trace dans la lumière. Le monde éclate. On se gorge d'espace. Alors, s'opère l'éclaircie de l'être par le lavement du regard ».

Sylvain Tesson

7h du mat, le jour se lève sur le chalet, et nous nous attelons à nos derniers préparatifs. Deux jours que nous attendons ce moment, partir au petit jour faire cette fameuse randonnée à skis pour laquelle mes amis et moi-même avons réservé une semaine de vacances dans ce chalet au pied de la montagne. Il y a Thierry bien sûr qui travaille dans la vallée et connaît parfaitement les lieux, ce sera notre guide pour la journée. Christian a délaissé sa clientèle parisienne - il est médecin généraliste - pour l'occasion et piaffe d'impatience. Gérard quant à lui jette un énième regard sur la carte, sourcils froncés. Josiane sa compagne bougonne selon son habitude quand elle est stressée. Quant à moi, fidèle à mes habitudes, je suis déjà prête, et j'aide Marie-Anne l'étourdie à boucler son sac. Ne pas oublier les gants et le bonnet, ni les couteaux pour la glace. Crampons et piolets resteront au chalet, nous ne devrions pas rencontrer de pente raide et glacée. Michel a l'air un peu fatigué par sa nuit, lui l'éternel célibataire aurait-il réussi à conclure avec l'Italienne du premier ?

Hier soir à l'apéro ça n'avait pas vraiment l'air d'être bien parti ... Et moi, la météo de service puisque je travaille dans la grande maison Météo-France ... je télécharge le dernier bulletin montagne. Ne surtout pas dire à mes amis, que de la prévision météo, je n'en ai jamais fait et que je n'y connais pas grand-chose ... Je fais entièrement confiance à mes collègues qui ont sans aucun doute très bien analysé la situation.

Car côté météo, on n'a pas vraiment été gâté depuis le début de notre séjour, samedi dernier.

À notre arrivée, l'enneigement était faible, la neige plutôt pourrie à notre altitude ne donnait pas vraiment envie de se risquer sur les pentes. Puis miracle (une parenthèse dans le changement climatique !) après le regel de la nuit, dimanche il a neigé toute la journée, recouvrant les grandes herbes des prairies et les rochers des versants nord. Le bulletin avalanche déconseillait de partir dès le lendemain, bien sûr, et lundi un temps plus clément a permis de tasser la neige.

Mais aujourd'hui, les conditions s'annoncent plutôt bonnes : certes, le risque d'avalanche est encore à 3, mais le beau temps s'est installé, à voir les myriades d'étoiles dans le ciel cette nuit. Nous nous sommes longuement penchés sur notre itinéraire hier soir, repérant les zones potentiellement à risque que nous pourrions contourner. Et une nouvelle perturbation est annoncée en fin d'après-midi, raison de notre départ matinal. Car notre randonnée est ambitieuse : 1300 mètres de dénivelé pour atteindre le sommet du pic de l'Albe à 2800 mètres d'altitude. Il faudra compter bien cinq heures de montée au cœur du massif de la Grande Lactée. Thierry donne le signal du départ. Quelques mètres sur la route et enfin on chausse, le début de la randonnée sera facile puisque nous emprunterons la piste bleue damée de la station. Puis nous bifurquerons sur notre itinéraire bien plus sauvage. Nous sommes les premiers, pas une seule trace sur la neige poudreuse qu'irisent les premiers rayons du soleil, un vrai régal pour les yeux ! La montée s'annonce rude cependant, il faut vite abandonner la pleine pente pour progresser en lacets. Thierry prend la tête pour faire la trace, relayé ensuite par Christian, puis ce sera chacun à notre tour. Personnellement je ne me bats pas pour passer la première, avec le soleil la poudreuse commence à être un peu lourde pour mes jambes, et ma hanche me fait un peu souffrir à chaque conversion. Il faudra que j'en parle à Christian, il s'y connaît bien en médecine du sport, mais j'espère qu'une fois bien échauffée, ça tirera moins. Effectivement au bout d'une heure de progression, je pense avoir retrouvé mon aisance. Mes deux copines ont vraiment la forme, même Josiane juste remise d'une petite luxation de l'épaule. Michel quant à lui peste un peu derrière : ses peaux de phoque collent paraît-il, moi je crois plutôt qu'il paye ses excès de la veille ... Nous voici arrivés en haut du premier verrou, une pause s'impose pour une tasse de thé bien chaud, une barre de céréales et nous voilà repartis. Le paysage est époustoufflant, le soleil à présent plus haut dans le ciel fait tout étinceler autour de nous, et la pente moins raide nous permet de progresser plus rapidement. Au loin

notre but nous paraît encore bien haut, mais c'est un tel bonheur d'évoluer dans cet univers immaculé. Trois heures sont passées depuis que nous sommes partis, Thierry est content car nous tenons bien le rythme. L'état de la neige ne semble pas présenter de risque, même dans le petit couloir étroit que nous avons dû emprunter. Enfin nous sommes en vue du col des deux tétons, le bien nommé, probablement par la gent masculine... Si les femmes s'y mettaient, sûr qu'elles trouveraient des symboles bien phalliques pour nommer les sommets !, Nous y trouvons quelques rochers faciles à déneiger pour une pause repas bien méritée, côté sud. On sort les sandwiches, les gourdes. D'où nous sommes, nous apercevons les plus hauts sommets du massif qu'une barrière nuageuse au loin commence à masquer. Serait-ce la perturbation annoncée qui arriverait plus vite que prévue ? En attendant, nous profitons du soleil, délassons nos membres fatigués, même si la température n'invite pas vraiment à la sieste. 250 mètres plus haut, notre pic nous domine, il nous faudra une bonne heure pour l'atteindre. Midi déjà : l'heure de rechausser les skis pour la dernière partie de la montée. Le franchissement du col nous réserve une mauvaise surprise : la masse nuageuse a gagné du terrain et mange déjà le sommet voisin. Tous les regards se tournent vers moi ... euh, bien sûr pas de réseau, pas moyen de réactualiser le bulletin météo. Il nous faut donc prendre une décision, car pas question de se trouver au sommet sans visibilité : la descente que nous comptons faire par l'autre versant serait bien trop dangereuse. Je ressens comme une menace cette muraille qui m'apparaît à présent monstrueuse, et d'ailleurs le temps de la discussion, une mauvaise langue de nuage vient lécher notre col. La météo change si vite en montagne. Donc pas d'hésitation, malgré la déception de ne pas atteindre le but fixé, il vaut mieux renoncer. Le temps d'enlever les peaux de phoque et nous amorçons notre descente. Au moins, côté sud le foehn nous assure encore un franc soleil faisant étinceler le blanc de la neige. Nous organisons notre équipe de manière à bien espacer les skieurs : même si le risque d'avalanche nous semble minime, on n'est jamais trop prudent. Gérard, le meilleur skieur d'entre nous passera devant et attendra le groupe régulièrement. Comme je me débrouille bien aussi, je jouerai le rôle de serre-file en passant en dernier. La descente s'annonce idyllique, la neige enlace les skis et jaillit en gerbe à chaque virage, mes compagnons offrent un spectacle tout en fluidité ; on dirait qu'ils dansent sur la pente dans une chorégraphie calculée. Un arrêt au sommet du couloir qui s'annonce plus technique et que nous franchissons rudement. Mais entre-temps le soleil est

moins franc, il apparaît en halo au travers d'un voile inquiétant qui semble à présent à notre poursuite. Marie-Anne semble connaître quelques appréhensions au milieu du couloir, je lui prodigue mes conseils. Enfin, tout le monde est réuni, la fin de la descente sera du gâteau. Toutefois la couche nuageuse s'est sérieusement épaissie, et des volutes blafardes s'engouffrent dans le couloir et semblent vouloir nous avaler. Dommage, mais on ne va pas s'attarder. Nous reprenons la descente qui devient de moins en moins raide, mais soudain pour moi c'est la chute : une belle faute de carre, c'est rageant et humiliant, moi qui ne me croyais plus capable d'une telle erreur de débutante ? Et en plus j'ai déchaussé et je patauge dans la neige à rechercher mon ski droit. Ouf, ça y est ! Je me relève mais suis subitement prise de vertige. Que se passe-t-il, tout est blanc. Où est le sol, où est le ciel ? Même le vent s'est calmé, et je perds peu à peu tous mes repères.

*Rampe une lumière blafarde et insidieuse
Envahissant l'espace d'une atmosphère vicieuse
Une étrange torpeur inexorablement
M'envahit, paralysant tous mes mouvements.
C'est comme si le monde devenait boule.
Dans le silence qui lentement s'enroule
Et s'enlace autour de mon absence,
Ma volonté se fige, happée par la clarté
Qui l'écrase d'une chape d'immobilité,
Et l'enfonce dans une spectrale évanescence.
Une paix étrange s'installe et le temps s'efface.
Qui suis-je dans cette boule de coton et de glace ?
Je suis comme lovée dans le nuage
Et volette autour de mon visage
Une myriade de papillons minuscules et glacés.
Au centre de ce monde clôt et imperturbable
De cet univers fini à la pureté inaltérable
Que plus aucune hostilité ne vient menacer,
Une sérénité neuve s'empare de ma conscience
Pour la noyer dans une tendre indifférence
Sans heure sans heurt sans peur sans laideur ni douleur.
De la matrice originelle je retrouve la douceur
Lentement m'enfonce dans la paisible caresse
Des éléments, avec l'indicible promesse*

D'inutiles combats rendre à jamais les armes

D'imbéciles chagrins tarir le flot des larmes.

La luminescence

Me joue des tours

Plus aucun sens

Plus de contour ...

Soudain un souffle d'air, un déplacement, comme un cygne blanc qui glisserait sur une étendue d'eau glacée.

Mais qu'est-ce qui m'arrive, ne suis-je pas ridicule ainsi allongée sur la neige et les yeux grands ouverts vers le ciel ? Je remue mes doigts qui commencent à geler, je reprends conscience de ce qui m'entoure, de la neige, du froid qui s'insinue sous ma veste. Mais il n'y a aucun mystère, aucune supercherie ! Soyons rationnel, je me retrouve tout simplement dans une zone de jour blanc, ce phénomène bien connu des météos et des montagnards : lorsque la nébulosité enveloppe le paysage et diffuse uniformément la lumière, elle rend impossible la perception du relief, et même dans certains cas la notion de haut et de bas tant le blanc de la neige au sol se confond avec le ciel. Certes, c'est perturbant mais il me faut me ressaisir. Rien que de très naturel dans ce paysage désolé, sans arbre ni rocher apparent.

Que m'arrive-t-il ? Moi la scientifique, la cartésienne, à avoir divagué de la sorte ? Il me faut rapidement retrouver mes esprits, et rejoindre mes compagnons. Mais d'abord où suis-je ?

Déjà, ne pas se précipiter, me souvenir des circonstances de ma chute. Voyons, nous avons passé le dernier couloir, juste après, la pente s'adoucissait jusqu'à devenir un faux-plat, c'est sans doute là que je suis tombée, c'est traître. Pas d'affolement, il me faut retrouver les traces de notre montée ou celles des autres à la descente. Marie-Anne évoluait devant moi, pas très loin sans doute, puisque je la voyais encore en contrebas, sur ma gauche. C'est justement lors d'un virage sur la gauche que je suis tombée. Cela devrait m'aider à retrouver le sens de la pente. Je dois lutter contre le vertige, et pas à pas sonder la neige pour retrouver mon cheminement, et enfin pouvoir m'orienter. Ensuite en avançant parallèlement je devrais forcément rencontrer les traces de mes amis. Puisque fort heureusement, il ne neige quasiment pas -sans doute la perturbation n'en est qu'à ses prémices-, elles n'ont pas pu être recouvertes, même si cela fait plus d'une heure qu'ils sont passés.

Je chante dans ma tête « étoile des neiges » pour me donner du courage. Une légère brise se lève et fissure tout ce blanc jusqu'à laisser entrevoir une déchirure qui révèle le halo du soleil. Pas de doute, le nuage commence à s'effiloche, le monstre à s'éloigner. Il me faut profiter de cette accalmie car à cette altitude je ne suis pas à l'abri d'autres météores pernicious dans cette masse d'air perturbée. Curieusement aussi je commence à sortir de ma « bulle » et à prendre mieux conscience de mon environnement. Même des sons me parviennent, sont-ce la voix de mes camarades ? Enfin je tombe sur une trace presque rectiligne, bien sûr, l'un d'entre nous a dû faire « tout schuss » sur le faux-plat descendant. Il me suffit de la suivre, de lui faire confiance. J'avance prudemment pour ne pas la perdre. Enfin j'aperçois au loin une forme trouble qui pourrait correspondre à notre groupe. Sauvée ! Quelques poussées de bâton et me voilà à portée de voix.

Quelqu'un crie mon nom.

« Et bien alors, cela fait 10 minutes qu'on t'attend, on commençait à être inquiet ! Et on ne voyait plus rien dans ce brouillard ».

Dix minutes, seulement, alors qu'il me semble avoir passé des heures dans ma bulle blanche...

À Michel qui aime la science-fiction et est amateur d'activités paranormales, je réponds :

« J'étais dans la 4^e dimension, mais j'en suis revenue ».

Nous repartons et regagnons bien vite la piste de la station. Contents de notre randonnée, même si nous ne sommes pas allés au bout.

Quant à moi, je me sens encore un peu retournée par mon étrange expérience. Pourtant, adepte des sports en plein air, j'en ai connu des situations compliquées par la météo : les trombes d'eau d'un cyclone tropical, un grain en voilier sur une mer chahutée, les effrayants bourdonnements d'abeilles annonciateurs d'orage en montagne, et même une avalanche. Mais là les sensations étaient bien différentes de ces poussées d'adrénaline causées par le danger. D'abord l'arrivée menaçante du front nuageux m'a comme avalée, me coupant du reste du monde d'une manière très

angoissante. Puis j'ai ressenti la sensation rassurante au contraire d'être protégée dans une ambiance calme et apaisée : dans le jour blanc où toute perception visuelle et auditive s'efface, je me suis retrouvée seule avec moi-même, dans une introspection que j'avais rarement expérimentée. Atteindre la sérénité, moi qui suis toujours dans l'action et l'hyperactivité, y entraînant mon entourage, enchaînant conseils et recommandations au point d'en être lourde – on me le reproche parfois -. L'espace d'un instant, le temps s'est arrêté, et moi aussi par la même occasion, voilà qui ne me ressemble pas ! C'est comme si cette rencontre avec le blanc du ciel, loin d'avoir embrumé mon esprit, l'avait comme éclairé au contraire.

Une expérience météorologique, pourtant banale, qui pourrait bien m'avoir transformée - un peu -. Ce soir, nous avons prévu d'aller au restaurant. Michel et Gérard ont envie de goûter la spécialité du village, les tartines de fougne accompagnées de liqueur à l'échalote et à l'ail.

Pour moi cela sera fondue savoyarde, accompagnée d'un vin blanc bien sec, et dame blanche pour le dessert.

Et la neige tombe avec la nuit qui devient blanche, elle aussi.

PRIX DE LA NOUVELLE POETIQUE

La fourmi et la cigale (*Retrouvailles*)

Guenniche Djillali

La Fourmi s'étant donnée
Toute l'année
Se trouva fort dépourvue
La canicule venue
Plus la moindre goutte d'eau
Dans ce qu'était le ruisseau
Pour ameubler cette terre
Dure comme de la pierre
Agrandir la fourmilière
Devenait une chimère
Elle quémанда conseil
À la Cigale au soleil
Dans le fond pas rancunière
Du coup de la fois dernière
Te voilà je t'attendais
En fait je te regardais
Tu ne cesses de vaquer
Car tu as peur de manquer
Tu oublies le temps qui passe
Avant que tu ne trépasses
Quel est le but de ta peine
Sinon de servir ta reine ?
Notre reine pond des œufs
Sur une injonction des dieux !
Lui rétorqua l'ouvrière
Singeant une pose altière.
Ne grouillez-vous pas assez
Dit la Cigale agacée ?
Grossir ou s'épanouir
Qu'est-ce pour toi l'avenir ?
Ne te voile pas la face
Toutes n'auront pas leur place

Elles seront les esclaves
De tes reines en conclave
Qui se croient toutes puissantes
Sur la Terre chancelante
Stoppez cette martingale
Qui va vous être fatale
Soudain saisie par l'horreur
La Fourmi fondit en pleurs
Mais qu'est-ce que je peux faire
Pour sortir de cet enfer ?
Je suis une prisonnière
De mon statut d'ouvrière.
Laisse-toi un peu aller
Suggéra la belle ailée
Laisse ton inspiration
T'amener la solution
Une apparente paresse
Est un pas vers la sagesse
Tu as assez amassé
Des quantités insensées
Face à ce futur obscur
Construisez avec mesure
Agissez avec conscience
Et pensez aux conséquences
Vois mes cousins les Criquets
Manger un arbre au taquet
Quel toupet !
Face à l'équation complexe
La Fourmi resta perplexe
Le travail me définit
Tu veux que je le renie ?
Que nenni
Mais tu es dans le déni
La Cigale est généreuse
Avec cette besogneuse
Pour éviter la fournaise
Revois tes activités
Alors met-toi à ton aise
Je vais t'apprendre à chanter !

PRIX DE L'EMOTION

L'ode de la goutte

Bouguerra Amar

11 h 9 naissaient, et le tapis roulant du temps emportait déjà cette minute du présent.

Le tram s'ébranlait en cette station de Bron. Je rejoignais le cabinet de mon avocat à Lyon. J'étais en retard. Mon affaire de divorce paraissait simple. J'ignorais qu'elle allait me pousser dans une dépression nerveuse sévère, de laquelle je n'en émergerai que trois ans plus tard. J'avais perdu toute confiance.

La pluie tombait, continuellement, en ce matin lyonnais du 13 juin 2023. Assis, j'avais en face de moi une femme, la cinquantaine, aux cheveux blonds bouclés qui lisait un gros livre. Elle était tout entière plongée dans cet épais roman.

Je n'étais pas curieux de connaître le titre du livre qu'elle lisait. Cela ne me regardait pas. Du coin de l'œil, j'observais cette femme blonde au tailleur jaune. Elle reprenait, par moments, sa respiration pour mieux poursuivre sa plongée sous-marine dans la houle des mots. Elle ne bronchait pas. Son visage, marqué par les épreuves de la vie, semblait figé dans une beauté éternelle. Parfois, il se refermait comme une huître, juste avant une plus ample inspiration pour mieux se rouvrir. J'observais cela sans jugement ni désir. *Violon*.

Mon regard se porta de nouveau à gauche vers la vitre que je côtoyais.

La pluie était encore là par seaux, avec un vent tournoyant. À son bruit irrégulier, anarchique, tambourinant parfois se rajoutaient le frottement et les crissements des rails du tram. Il faisait frais. Le ciel était bas, gris plombé, et semblait posé sur les toits. Des bourrasques, suivies d'accalmies de quelques instants, affolaient des piétons désemparés qui s'étaient hasardés dehors par ce temps. Ils tournoyaient comme des toupies sur eux-mêmes, accrochés à leurs parapluies retournés.

L'opéra était improvisé. Flûte

Soudain, une grosse goutte s'élança du haut de cette grande vitre pour serpenter lentement vers le bas. Je l'observais. La grosse goutte transparente me feintait et partait par ci, alors que je l'attendais par là. Ses mouvements étaient aussi désordonnés que ceux d'un orchestre de musique classique en échauffement. Je ne l'entendais pas, mais je supposais qu'elle bruissait d'un son feutré dans sa descente. Elle glissait en frottant la piste transparente, laissant derrière elle une marque de présence, une sorte de signature de son passage.

À chaque départ du tram, la goutte s'ébranlait pour glisser encore plus bas. Elle dessinait son trajet avec de fines traces perlées et humides sur le verre froid. C'était un mouvement inharmonieux que je tentais de suivre et de comprendre. Il n'y avait sûrement rien à comprendre, mais j'émettais alors des hypothèses dans mes déambulations mentales impliquant tour à tour les forces de gravitation, les mouvements brusques de démarrage ou d'arrêt du tram, les bourrasques épisodiques, les frottements sur la baie ...

Je cessais toutes ces élucubrations. La réalité était là devant moi et c'était l'essentiel.

Le trajet de la grosse goutte ronde n'était pas rectiligne, mais sinueux, imprévisible, parfois entrecoupé de fins pointillés. De petits traits épais ou fins se dessinaient aussi pour mieux surligner son passage. L'inscription était illisible pour le novice que j'étais ; d'ailleurs, comme je le serais devant le papier de composition d'un chef d'orchestre.

Des images joyeuses et colorées de mon enfance émergeaient dans mon esprit. Elles mélangeaient le réconfort des doux souvenirs de l'enfance, à l'amère solitude du présent. Des traits, des lignes, cela me rappelait les soirées de notre enfance, sans télévision, dans le taudis humide où nous habitions. Notre mère nous lisait les lignes de nos mains, certains soirs d'hiver. Toute la fratrie des trois sœurs et des quatre frères attendait impatiemment ce moment. Cela nous amusait et nous faisait rêver. Chacun à son tour, elle nous faisait voyager dans un conte où nous étions les héros du récit. Ma ligne de main était longue et ininterrompue. Mes frères et sœurs m'en jalouaient, le temps de la soirée. La vague du sommeil

effaçait tout. Nos cœurs d'enfants étaient préservés de la grisaille de la misère et de la rancune.

Je repris mon souffle alors que mes pensées surfaient sur les vagues de ma vie. Un éclair de souvenir jaillit alors, rompant brutalement la quiétude de ma contemplation de la grosse goutte d'eau : la trahison de ma femme. Cette femme que j'avais découverte dans ma villa une nuit de juillet, à l'œuvre avec un sans-papier marocain, alors qu'elle s'était arrangée pour nous envoyer en congés à Cannes, moi avec nos 3 enfants. Nous étions revenus un jour avant à la demande des jumeaux de 12 ans, pour faire « une surprise à maman ! ».

Quel tsunami dans mon être ! J'avais l'impression de sombrer dans un océan de souffrances. J'étais bien seul maintenant, enfermé dans l'épave de mon Titanic ! Timbales.

Dépossédé brusquement de tous mes repères, de ma personne, de mon passé, de mon présent, de mes enfants, de la maison que j'avais entièrement payée, je me retrouvais sans sens dans les abysses de l'existence. Le bonheur, que je croyais éternel pour moi, avait disparu !

Dans les ruines de mon arc-en-ciel démolì, je demeurai longtemps sidéré. Je n'avais gardé qu'une faible capacité d'introspection et de réaction. Je souffrais en silence dans le brouhaha de ce monde. Je découvrais ainsi que le bonheur pouvait être englouti en une fraction de temps par le tsunami de la trahison. J'étais maintenant à la rue, couchant dans ma voiture. Je constatais la vraie face de la Justice injuste. Violon sanglotant.

Je me surpris à soupirer profondément en remettant un pied dans la réalité. Mon regard semblait aimanté par le périple de la goutte d'eau sur la vitre du tram. La grosse goutte transparente glissait encore, s'arrêtant un peu plus bas, comme le temps qui glissait aussi, mais qui pensai-je ne s'arrêtait pas. Je repris mon souffle en me disant :

- Cette goutte, c'est un peu moi !

Elle cheminait par à-coups, comme moi, dans un espace, dans un temps, avec une trajectoire sinueuse et biscornue. Je m'interrogeais. Ne serait-on pas chacun un élément d'un tout, une goutte peut-être, sur la scène transparente du temps ? Respiration bruyante.

Le tram orangé s'ébranla de nouveau à la station Iris. La grosse goutte continuait son périple vers le bas, pour devenir une simple goutte. À chaque départ de la rame, la goutte repartait dans sa randonnée glissante. Je me rendis compte que le temps des pensées était autre. Le temps ne s'arrêtait pas, mais était parfois juste suspendu, voire étiré. L'instant serait donc élastique. Il suffit de quelques secondes, pour revivre un condensé marquant de jours, de mois, et même d'années de souvenirs ! L'éternité, serait-ce un instant étirable ?

Le temps du monde continuait pourtant, et la trace haute du chemin de la goutte s'effaçait déjà. Les vestiges de son passage se desséchaient lentement. Amaigrie, elle se faufilait sur le trajet d'autres gouttes, elles aussi transparentes, mais plus récemment apparues sur la scène. Parfois, des petites gouttes s'effilochaient avant de disparaître en agonisant de soif. D'autres s'accouplaient pour devenir un peu plus grosses, mais, comme alourdies par cette rencontre, elles descendaient alors plus vite vers le bas abrupt de la baie. Elles cognaient silencieusement le bord blanc-crayeux de cette falaise pour s'y échouer et sortir de la pièce.

Non, la belle goutte, si fragile, ne cherchait pas son plus court chemin pour finir. Elle prolongeait son existence en actant sa présence sur cette glace froide. Elle signait là son désir de vivre et savait donc que l'on ne meurt qu'une fois !

Songeur, mon regard se reportait de nouveau à droite sur le visage de la dame blonde toujours plongée dans sa lecture, la tête déportée à sa gauche. Elle tourna la page et je vis alors une grosse goutte perlée de son œil droit. La larme glissait de sa pommette vers sa joue. Elle cheminait, sinueuse, comme la goutte sur la glace. Le visage de la belle-dame blonde rougit. Elle oscilla un peu ses épaules, alors que son regard restait en plongée profonde dans son livre. De l'océan tumultueux d'une existence, se manifestaient là des vagues d'émotions et de chagrins. Il apparaissait maintenant encore d'autres gouttelettes sur ce beau visage en face de moi. Les cuivres de l'orchestre explosaient de bruits de la souffrance. *Interlude.*

La dame blonde inspira de nouveau profondément, passa sa main gauche dans sa chevelure bouclée pour mieux émerger, puis leva ses yeux mouillés dans ma direction. Je restais sans mot. Le rouge de son visage s'effa-

çait peu à peu. Son parfum me transporta et le temps s'arrêta, suspendu. Une éternité !

Elle soupira, puis prit un mouchoir en papier dans son beau sac à main en cuir bleu, à sa gauche sur la banquette. Elle tamponna délicatement ses yeux. Le vernis de ses ongles était bleu, comme ses yeux. Elle était mal à l'aise, c'est sûr ! Et ce n'était sûrement pas mon regard fugace en coin, qui provoquait cet effet ! Elle referma machinalement son livre tout en gardant le pouce droit interposé à la dernière page lue. Ses paupières se baissèrent un long moment. Elle releva la main droite en tenant le livre pour s'éventer le visage, puis inspira profondément en rouvrant ses beaux yeux.

Soudain, son sac ouvert tomba. Je tentai de le rattraper, mais trop tard : les effets étaient déjà éparpillés à nos pieds. Tout était étalé sur le sol : le sac, un parfum "Mon Paris", amorti par ma chaussure, un porte-monnaie, un beau stylo-plume doré, un petit calepin en cuir jaune moutarde aux initiales YSL, et un paquet de mouchoirs en papier. Il y avait aussi un porte-clé sur lequel étaient accrochés une clé plate et un vieux médaillon, entouré d'une raie noire et or, avec la photo d'un nourrisson aux yeux bleus. L'enfant lui ressemblait beaucoup. Je fus bouleversé par cette photo d'enfant.

Je me penchai pour tout ramasser. Elle prit calmement le sac que je lui tendis. Elle saisit en premier le porte-clé avec le médaillon qu'elle embrassa avant de le serrer dans sa main et de le glisser bien à part dans une poche intérieure du sac. Elle referma délicatement son Hermès après y avoir mis le reste des objets que j'avais ramassé. Elle me regarda reconnaissante, en esquissant un petit sourire, et me dit d'une voix chantante « merci ! ». *Mon cœur partit en chamade, sous un roulement de tambour.*

Je ne pus m'empêcher de lui demander :

- Il vous ressemble, est-ce votre fils ? — Oui, mon trésor ... Timothy est mort noyé à l'âge de 3 ans. Nous étions à la plage à Fréjus, il y a 19 ans déjà me répondit-elle doucement, la voix chevrotante, en hochant la tête lentement.
- Oh, quel drame !

Sa tristesse se devinait profonde, silencieuse et éternelle. Elle se tut et referma quelques instants ses yeux. Je pense que cela lui fit du bien

de me rappeler son fils, à moi, un inconnu, une façon inconsciente peut être de le ressusciter dans un souvenir partagé ! Elle avait déjà refermé complètement son livre, et regardait maintenant la vitre. À son tour, elle observait cette grosse goutte que j'avais tant contemplée sur la baie vitrée. C'était le même regard que le mien, figé, curieux, contemplatif, et hypnotisé.

La grosse goutte nous attirait. C'est sûr.

Que voulait-elle nous dire ? Ce n'était au fond qu'un objet sans couleur, un élément de la nature qui s'exposait là devant nous ! La belle-dame blonde voyait maintenant la même chose que moi. Elle me regarda et, pour la première fois, me sourit pleinement. *Violons et violoncelles.*

Sa dentition était d'une parfaite blancheur. Ses dents étaient admirablement alignées. Ses lèvres exprimaient des parenthèses de joie, surlignées d'un rouge écarlate. Elle était belle, et même très belle. Nous étions ainsi deux à voir et rencontrer les mêmes choses tour à tour : la goutte, l'autre, le temps avec un bout d'éternité ! Ce moment restait suspendu comme si chaque seconde s'étirait à l'infini. Je me perdais dans mes pensées, contemplant aussi la goutte d'eau qui glissait encore lentement sur le chemin de sa vie. Était-ce une métaphore de ma propre vie destinée aussi à s'échouer un jour ?

La dame blonde, la goutte, la pluie, le vent, tout cela semblait se fondre en une seule et même partition. Dehors, la pluie changeait encore de direction avec le vent qui s'époumonait de plus en plus. Des mitrailles de grosses gouttes tintaient sur le tram. Elles étaient, elles, plus bruyantes que les précédentes qui étaient déjà en représentation sur la vitre. Sûrement que c'étaient des gouttes retardataires qui se manifestaient sans pouvoir monter sur scène !

Mes pensées furent interrompues par la sonnerie précédant l'ouverture des portières à l'arrivée à la station Édouard Herriot où j'emportais avec moi une image d'arc-en-ciel. Je regardais pour la dernière fois la dame blonde, puis la vitre, en disant au revoir. D'autres gouttes continuaient d'arriver sur le théâtre de l'existence. Chacune avait sûrement son rôle dans le scénario de ce monde. D'autres voyageurs apparurent également.

Le spectacle et la musique continuaient même si je n'avais toujours pas aperçu le grand chef d'orchestre.

Il pleuvait encore et le pétrichor remplaça le parfum de la belle dame blonde. Soudain, je me sentis seul. Je pleurai. Mes jambes me pressèrent vers le métro alors que résonnèrent en moi les mots : « Timothy, il est mort noyé à trois ans ! ». Ainsi donc, chacun portait son fardeau invisible de souffrances.

Je m'engouffrai dans la bouche du métro, avec une goutte de pluie accrochée à mon verre de lunettes. La dame et la goutte de pluie étaient déjà inscrites en moi, comme souvenirs précieux. Je m'empressai de rejoindre le cabinet de mon avocat maître Sam qui avait pris en main mon dossier de divorce. *Timbales.*

Je découvris ainsi l'avantage pour moi de marcher sous la pluie : personne ne pouvait voir mes larmes. La goutte resta longtemps accrochée au verre droit. J'avançai dans les longs couloirs du métro, sans y toucher. J'avançai vite. Plusieurs fois, je faillis heurter des voyageurs à contresens. Sur le quai, trois jeunes musiciennes, en robes latino-américaines drapées à frange rouge, violet et noir, cadençaient l'espace avec un rythme endiablé de guitares. L'accent exotique charmait les lieux. À leur hauteur, l'une d'elles me lança :

*También llueve en tu corazón,
Bajo un arco iris de felicidad.
Mientras estas gotas sobre las flores,
Te mojará en cualquier momento!*

Que je compris comme :

*Il pleut aussi dans ton coeur,
Sous un arc-en-ciel de bonheur.
Alors que les gouttes, qui perlent sur les fleurs,
T'humecteront à toute heure.*

PRIX DE L'IMAGINAIRE

Atavisme

Desesquelles Pierre

Le ciel sembla se déchirer au-dessus de la montagne, comme s'il allait aspirer le massif tout entier. Puis, un poignant grondement fit vibrer les vitres de mon appartement. Je me précipitai sur ma terrasse qui dominait le port depuis Olivetto. Ajaccio et le Golfe resplendissaient toujours dans une lumière limpide et calme, mais au-delà, dans la direction du Monte Renoso, d'énormes nuages fuligineux, venus de nulle part, paraissaient se tordre de douleur. J'essayai de comprendre ce qui se passait. Depuis 20 ans que j'habitais cette ville, rien de tel n'était jamais arrivé. Les nuages, péniblement, commencèrent à se désagréger. Il y eut comme un grand moment de silence, puis une pluie noire s'abattit sur la montagne. Je m'étais imaginé qu'Ajaccio s'était figée, terrifiée par l'accès de colère de la nature, mais cela n'avait dû être qu'une impression. Dans les rues, la circulation ne s'était pas arrêtée et les piétons vaquaient toujours à leurs occupations. La pluie même se rétracta, comme grignotée par le beau temps. Bientôt, il n'en resta plus qu'un petit rideau, accroché sous la Punta d'Isa. Je venais probablement d'être témoin d'un simple orage. Un orage particulièrement violent, certes, mais rien que les collègues ne sauraient m'expliquer demain, au centre de la Météorologie Nationale. Tout de même, la manière dont l'azur s'était ouvert, ces nuages apparus brutalement dans un ciel serein, leur évanouissement presque aussi rapide, tout cela me semblait tellement peu naturel ! Plusieurs fois, je retournai sur ma terrasse. L'atmosphère avait retrouvé son calme. Plus rien ne la troublait que ce petit rideau de pluie immobile. Le lendemain, à mon lever, je jetai un coup d'œil par la baie vitrée. À ma grande stupéfaction, je constatai que le minuscule rideau de pluie continuait, inlassable, à arroser le même endroit. Comme chaque matin de la semaine, je me rendis à l'aéroport, qu'on venait récemment de renommer Napoléon Bonaparte, pour y procéder au relevé de la station. Je fis le tour des abris Stevenson à quelques dizaines de mètres des pistes de décollage et en profitai pour ajuster la vis de l'hygromètre à cheveux, et nettoyer soigneusement le collecteur du pluviomètre pour éviter tout risque de mouillage. Je souris en pensant à Emiliano. C'était lui qui, vingt-cinq ans plus tôt, m'avait appris à aimer ce travail

et à le faire correctement. Je rapportai toutes les mesures au Centre pour les comparer à celles de la Parata¹ puis attendis que toutes celles de la région, jusqu'à La Chiappa², me soient transmises par téléphone. Je les confiai aux ingénieurs des travaux, qui venaient également de recevoir de Lannion les images du satellite américain. À eux de faire leur tambouille et de préparer le bulletin des prévisions locales qu'ils enverraient en fin de matinée à Corse Matin, au Provençal et à FR3 Corse. À midi, je pouvais enfin me rendre à la cantine. Je choisis de m'attabler avec les ingénieurs et lançai tout de suite la conversation sur les événements de la veille. Oui, tout le monde était bien au courant, mais, je compris que ma question n'était pas la bienvenue. Personne n'avait de véritable explication, à part celle d'un vague orage d'été. Ma remarque sur le rideau de pluie immobile sembla également malséante. Je ne m'attendais vraiment pas à cela de leur part. Chacun convint cependant que l'évènement prouvait bien l'injustice d'avoir doté Bastia d'un radar météo, plutôt qu'Ajaccio. Mon travail de l'après-midi consistait à mettre les mesures locales en forme puis à les transmettre Quai Branly à Paris par le tout nouveau télétype. Tout en m'activant, je ne parvenais pas à oublier ces phénomènes inexplicables. Il fallait que j'en parle avec Émiliano. Une fois ma tâche accomplie, je lui téléphonai. Nous décidâmes de nous retrouver chez moi. Le rideau de pluie de la Punta d'Isa³ semblait l'inquiéter, il voulait le voir depuis mon balcon. Émiliano avait été mon prédécesseur sur le poste de technicien instrumentiste chargé des stations. Pour me former, il avait passé ses six derniers mois avant la retraite en biseau avec moi, jeune continental débarquant du Fort de Saint-Cyr. Il avait la réputation de tout connaître aux nouvelles technologies. C'est sans doute pour ça que sa carrière avait stagné, on avait trop besoin de lui à son poste. Les ingénieurs venaient le consulter pour ce qui concernait les techniques de pointe de l'époque : les anémomètres Doppler, les célo mètres à cellule et même les premiers ordinateurs. Le courant était tout de suite passé entre nous et c'est probablement à lui que je devais ma bonne intégration parmi les locaux. Nous étions restés amis. Bien qu'il soit proche de ses quatre-vingt-dix ans, il vivait seul et indépendant. Quand il vit le rideau de pluie immuable, il eut cette réaction que je ne pouvais comprendre : « Il est arrivé malheur à Chiara. » « Qui est Chiara ? » « Chiara hè una strega⁴. » De quoi parlait-il ?

1. Sémaphore de La Parata au nord-ouest d'Ajaccio

2. Sémaphore de La Chiappa à l'Est de Porto-Vecchio

3. Sommet au-dessus du village de Tavera

4. Une sorcière

Émiliano avait toujours été pudique sur ses origines villageoises, mais je me souvins qu'il était natif de cette partie de l'arrière-pays où avait frappé l'orage. « Nous devons tout de suite monter à la Punta Sparaventosa », déclara-t-il. Il avait le visage fermé des mauvais jours. J'attrapai mes clés et évitai de lui demander de s'expliquer. Il resta silencieux jusqu'à ce que nous ayons dépassé Cauro et commencé à attaquer les lacets de la route de montagne. Alors il se mit à parler, comme à lui-même. Il avait repris ce lourd accent corse qui m'empêchait de toujours bien le comprendre. « J'avais six ans lorsque cette histoire a débuté. Une nuit, un bébé, a été déposé au pied de la Petra a di virgine qui, jusqu'au matin, l'avait protégé de la mauvaiseté de la vipère et du porcu nustrale⁵. Au cours de la même nuit, un orage avait éclaté et les bourrasques avaient maltraité notre village et la forêt. Par chance, aux premières heures du jour, un vieux chevrier décida de monter tout de même ses bêtes en pâture. Il entendit les pleurs de l'enfant et se porta à son secours. En voyant ce petit être tout nu, transi par l'air et par l'eau, son cœur se serra. Aussitôt, il ôta sa chemise pour l'essuyer et déchira son tricot de corps pour lui improviser des langes. Il l'emmitoufla ensuite avec sa veste. Le bébé eut un sourire si doux que le brave homme s'en sentit comme réchauffé. Il prit alors conscience que la tempête avait cessé. Le soleil venait de percer les nuages et ses rayons eurent tôt fait de sécher son dos et ses cheveux. Il attrapa une de ses chèvres, lui écarta les pattes et aspergea de lait son auriculaire qu'il donna à sucer au bébé, jusqu'à ce qu'il fût repu. L'homme et l'enfant redescendirent alors dans la belle lumière des fins d'orage. Le village était maintenant réveillé, une petite foule s'amassa autour du chevrier. Les dames lui prirent des bras ce bébé si souriant et commencèrent à se disputer à qui le pouponnerait. Leurs maris en auraient bien fait autant. On se dirigea vers la place cù i castagni⁶ et on alla chercher u sindaco⁷ è u prete⁸. Ce dernier déclara que cet enfant du péché devait être porté à Cuttoli où les sœurs du monastère prendraient soin de lui. Le maire renchérit : un enfant trouvé ne pouvait qu'attirer l'ochju mal⁹é sur le village. Un brouhaha désapprobateur suivit leurs propos. Une dame protesta "On a abandonné ce bébé sur notre commune, c'est à nous qu'il appartient". "Mais enfin, dit le maire, il faudra bien qu'une famille s'en occupe". "Ce sera nous", répondit

5. *Porc corse*

6. *Aux châtaigniers*

7. *Le maire*

8. *Le prêtre*

9. *Le mauvais œil*

la femme du chevrier qui n'avait plus d'enfants. "Mais vous êtes trop vieux et trop pauvres pour cela", intervient le curé. "Tout le village les aidera", dit une voix qui fut aussitôt approuvée. "Nous allons lui donner un nom", ajouta une autre. "C'est au chevrier de choisir, c'est lui qui l'a trouvé". Les villageois acquiescèrent et se tournèrent vers le vieil homme. Il prit l'enfant, le regarda dans les yeux et lui murmura "Je t'appelle Chiara, car ton sourire a fait revenir la lumière sur la montagne". "Qu'est-ce qu'il a dit ?", "Il l'a nommée Chiara", "Comment ?", "Chiara". "C'est joli Chiara, j'aime bien", "Oui, moi aussi". C'est ainsi que le village adopta la petite fille. Elle grandit, auréolée d'une joie de vivre qui semblait ne jamais la quitter. Depuis son arrivée, plus aucun orage, plus aucune tempête n'avait frappé la Punta Sparaventosa. Les habitants, d'abord les cœurs les plus simples, puis les esprits les plus sceptiques, s'étaient convaincus que la présence de Chiara en était la cause. Parfois, quelques larmes enfantines se traduisaient en ondées bénéfiques aux citronniers. Quand elle atteignit ses huit ans, le chevrier mourut. Ce fut un bien triste enterrement, rincé de pluie et noyé de boue. Bientôt, sa femme le rejoignit au cimetière et, à nouveau, le curé crotta son aube et détrempa sa chasuble. Chiara, dès lors, s'occupa seule du petit troupeau. Chaque jour, elle poussait la porte d'une maison différente pour y manger et y dormir. On l'accueillait avec joie tant elle était agréable à tous. Après les repas, les ménagères jetaient un discret regard vers le ciel pour voir à quel point Chiara avait apprécié leur cuisine.

Les années passèrent, elle devint une superbe jeune femme qui fit succomber bien des cœurs dans la région. » Arrivé à ce point, Émiliano s'interrompit, comme troublé. Il pesta un peu contre ma conduite trop prudente. Il avait raison, pris par son récit, j'avais laissé la voiture trouver seule son chemin. Je ne savais que penser de cette histoire et ne reconnaissais plus l'Émiliano rationnel, féru de techniques, que je connaissais. La nuit était tombée. Nous avons passé Bastelica et attaquions le col de Scalella par une route cahoteuse. Il me désigna, sur la gauche, une chaussée à peine carrossable. Une pancarte fatiguée indiquait Punta Sparaventosa. Il reprit son récit comme s'il ne s'était pas arrêté. « Cependant, les mères savaient ramener les cœurs malavisés à la raison : Chiara restait une fille de personne et ne possédait qu'une capana¹⁰ et quelques caprè¹¹. C'est à cette époque que je suis parti à Ajaccio terminer mes études. Quelque

10. *Petite bergerie*

11. *Les chèvres*

chose m'a attiré vers l'étude du temps et je suis entré à la Météo Nationale. À trente-trois ans, sans qu'on lui ait connu de fréquentation, Chiara donna naissance à une petite Lucrezia. Malheureusement, la fille semblait n'avoir en rien hérité du caractère de la mère. Elle était sujette à de brutaux changements d'humeur qui, bien heureusement, ne perturbaient pas la météo de Sparaventosa. Maintes fois, Chiara la mena chez la signorata¹². Elle versait l'huile et l'eau sur le front de Lucrezia pour que son œil voie les profondeurs et confirmait que la petite était innuchjiatu¹³. Elle pratiquait donc l'incantesimu¹⁴, qui faisait éclater Lucrezia d'un rire mauvais. Chiara l'élevait de son mieux, néanmoins, la météo du village se fit plus instable. Parfois même, les brumes accrochées à la Punta d'Isa descendaient jusqu'à Sparaventosa et y stagnaient plusieurs jours. Le départ de Lucrezia pour Ajaccio fut un soulagement pour tous et le temps retrouva sa sérénité. À nouveau, les années s'écoulèrent. Cependant, les villageois durent s'habituer à une météo moins constante, comme si, Chiara vieillissant, ses pouvoirs s'affaiblissaient. On apprenait, par le journal, que Lucrezia menait une carrière d'entrepreneuse visionnaire. Peu après la quarantaine, elle conçut une fille, Lucia. C'est à cette époque seulement qu'on la revit à Sparaventosa. Depuis, elle monte fréquemment confier, tôt le matin, son enfant à sa mère et redescend aussitôt vers la grande ville. Lucia et sa grand-mère adorent ces moments passés ensemble au village. Sparaventosa a même retrouvé la lumière éclatante qui avait accompagné l'enfance de Chiara. Enfin, elle l'avait retrouvé jusqu'à hier. » Emiliano se tut à nouveau. Les premières gouttes claquaient sur le parebrise. Il avait vu juste, nous rentrions dans le rideau de pluie. Une pluie épaisse, grise, désespérée. Quelques minutes plus tard, nous arrivions en vue du village. Je me garai et récupérai le vieux parapluie qui traînait toujours dans la portière de la voiture. Serrés l'un contre l'autre, nous avançons dans Sparaventosa, quand nous tombâmes sur un curieux spectacle. Les villageois avaient formé une procession menée par le curé entouré d'un enfant de chœur et d'un bedeau. Ils entonnaient un chant, moitié latin, moitié corse. Certains portaient un parapluie, d'autres tenaient d'une main, un cierge dont ils essayaient de protéger la flamme de l'autre. « Ils vont à la statue de Santa Caterina Fieschi, me souffla Emiliano, ils vont en faire sept fois le

12. Guérisseuse

13. Envoutée

14. Retirer le mauvais sort

15. A droite

16. La cloche qui annonce le feu

tour a manu diritta¹⁵. Au retour, on sonnera la campana di u focu¹⁶. » Nous suivîmes le cortège jusqu'à l'oratoire. D'autorité Émiliano me laissa sous un arbre tandis qu'il poursuivait avec mon parapluie. Je restais, adossé à un vieux mur de pierres sèches, à contempler la procession qui s'enroulait autour d'une statue de sainte serrant un crucifix sur son cœur, le regard tourné vers le ciel. À l'aide d'un goupillon, le curé l'aspergeait à chaque tour avec l'eau bénite du petit seau que lui tendait l'enfant de chœur. Je suivis ensuite les paroissiens vers l'église, me protégeant comme je le pouvais des gouttes glacées. Seul le bedeau entra dans l'édifice. Il actionna une cloche lente et lugubre. Émiliano m'avait rejoint : « la campana du feu, elle a le pouvoir de repousser le mauvais temps. » Cependant, la pluie farouche persistait. « On savait bien que ça n'aurait aucun effet. Mais comprends, on devait le faire, pour le curé. » Petit à petit, les paroissiens s'éloignèrent du prêtre qui resta seul à contempler le clocher. Ses vêtements sacerdotaux étaient maintenant trempés et ses cheveux collaient à son front. Je le regardais avec un peu de pitié. « Il ne doit pas voir où nous allons, dit encore Émiliano, il ne bougera pas. » Nous nous joignîmes au groupe de villageois qui entreprenaient de monter un petit sentier ruisse-lant. « On va où ? ». « Chez Chiara, il lui est arrivé quelque chose de grave pour qu'elle soit ainsi en larmes. » Cent cinquante mètres plus haut, nous parvînmes à une bicoque délabrée, à moitié enfoncée dans la terre. Per-sonne ne répondit aux coups frappés à la porte. Les hommes la forcèrent.

On entra dans la chambre. Le corps d'une vieille dame reposait. Un bras pendait du lit. Émiliano se précipita inutilement. Il ne put que fermer les yeux secs. On entendit un bruit dans la pièce voisine. C'était la cuisine.

Une pauvre ampoule de plafond l'éclairait. Sur la table, des bocaux et des pots de confiture traînaient, ouverts. Une petite fille à tresses se tenait assise sur une chaise, la tête baissée, les deux mains glissées sous les cuisses.

Lucia pleurait, pleurait, pleurait.

PRIX DE LA BD

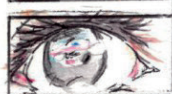
Le vaisseau vapoureux

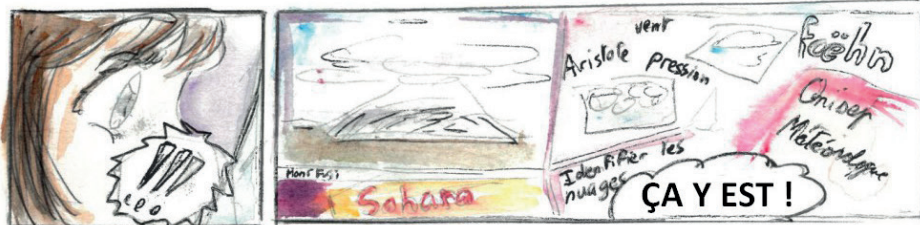
SERVY Marie-Charlotte





Et dans le crépuscule presque
couleur bleu glacier, un
spectacle plus saisissant
apparus tout en majesté,
comme venu d'un autre monde...





FIN

NOUVELLES SELECTIONNEES PAR LE JURY

La dynamique des fluides ou La conscience écologique de l'ouragan

Poisvert Rémi

— Au secours ! Elle a perdu connaissance !

Étendue sur le dos, Gabrielle Stokes, regardait sans vraiment le voir le visage épouvanté de Jack, son mari, penché au-dessus d'elle. C'était lui qui venait de crier ainsi.

Gabrielle ne sentait plus son corps.

Dans l'immensité du ciel, une présence sombre scrutait les détails de son âme. Pourtant, Gabrielle n'était pas inquiète. Elle se sentait juste légère.

Autour d'elle, plus proches, toujours plus proches, les tambours des chamanes battaient au rythme de son cœur.

Après l'obtention de sa thèse en mécanique des fluides, Gabrielle avait réussi à entraîner Jack dans un voyage de plusieurs mois en Amérique du Nord. Quoi de mieux que d'aller s'immerger en amoureux dans les cultures amérindiennes pour oublier les trop nombreuses années passées à manipuler les mathématiques les plus austères ?

Ce jour-là, dès le début de la cérémonie d'initiation animiste à laquelle les Indiens Hopis les avaient conviés, Gabrielle avait senti le rythme des tambours s'immiscer dans son esprit.

Puis tout était devenu cotonneux. Tous ses sens s'étaient brouillés. Elle avait tenté d'alerter Jack, mais aucun son n'avait pu franchir ses lèvres. Le vertige l'avait envahie à plusieurs reprises. Un temps, il lui avait paru s'éloigner, puis il était revenu en force la submerger.

— Laissez-la respirer ! Donnez-lui de l'espace ! entendit-elle crier la femme qui semblait diriger le rituel.

Maintenant, Gabrielle n'était plus qu'un esprit désincarné, prisonnier des pulsations des tambours.

Elle eut la sensation que sa conscience s'élargissait jusqu'à occuper l'infini au-dessus de la prairie.

Elle porta son attention sur l'immense nuage de tempête avec lequel elle partageait à présent le ciel, et d'où semblait émaner la présence sombre.

— Qui es-tu ? demanda-t-elle.

— Tu peux m'appeler Wilma, Ingrid ou Katrina. Ce sont les noms que les humains m'ont donnés dans d'autres vies. Pour ma part, j'aime bien Katrina. Tu peux t'approcher de moi, si tu le désires.

Gabrielle acquiesça.

Elle n'eut qu'un mouvement à faire pour entrer dans le cœur de la tempête.

Elle pénétra dans un autre monde.

Elle flotta dans le froid, dans les nuées de grêlons cinglants, dans l'obscurité des turbulences parfois zébrées de traits de lumière.

Elle en éprouva un étrange plaisir.

— Puis-je te caresser ? demanda-t-elle à l'orage.

— Si tu veux...

Gabrielle se surprit alors à essayer de frôler le ciel qui tremblait.

Elle se laissa éparpiller, morceler en mille particules par les vents cisailants.

Durant un bref instant, elle chevaucha un tourbillon qui tordait l'espace.

L'instant d'après, elle épousa la poussée d'un gigantesque flux vertical qui jaillissait au-dessus du nuage.

Elle joua longtemps à explorer les courbes des courants, les vastes zones de calmes, les espaces emplis de crépitements électriques, les sombres prisons de glace presque solides.

Ici tout changeait, tout se transformait.

Elle arpentait un magnifique labyrinthe de sensations qui se métamorphosait à mesure qu'elle le parcourait.

Tout était éphémère, tout était beauté, tout était fluide, tout était dynamique, tout était mathématique incarnée.

Ici, il était impossible de s'attarder, d'arrêter le temps. Il était impossible de revenir sur ses pas pour savourer la magie des lieux, car les lieux eux-mêmes n'existaient que pour disparaître aussi vite qu'ils étaient nés.

Gabrielle eut la sensation que l'ouragan naissant l'accueillait, lui ménageait des espaces pour elle seule, lui montrait le chemin vers ses vortex secrets, lui ouvrait des passages vers ses plus intimes coriolis.

— Je n'avais jamais rencontré quelqu'un comme toi, murmura Katrina. Comment fais-tu pour si bien me connaître ?

À ces mots, Gabrielle eut envie de pousser encore plus loin son voyage inattendu.

— Voudrais-tu me laisser essayer ton corps ? osa-t-elle demander.

— Échangeons, alors !

Gabrielle n'éprouva qu'une appréhension passagère lorsqu'elle renonça aux dernières et très légères sensations qui lui provenaient encore de son corps étendu au sol.

Elle éclata de rire lorsqu'elle devint pleinement le vent.

Elle était libre de toute entrave.

Elle gagna en intensité.

Sa conscience se fit plus acérée, plus enveloppante à mesure que croissaient sa taille et sa force.

Quel plaisir de percevoir tout à la fois cette immense puissance, cette légèreté et cette liberté !

Enfin, elle percevait l'infinie sensualité des nuages, la subtile mécanique des fluides !

Enfin, les arides mathématiques de sa thèse prenaient corps et tout n'était plus qu'émerveillement !

Enfin, elle percevait avec ses sens les mystérieuses poésies des dérivées partielles !

Elle n'était plus humaine.

Elle était un monstre zébré d'éclairs.

Elle éprouva le désir de laisser sa foudre s'abattre, fouiller le sol, détruire la vie.

Elle enflait, elle s'agitait, elle turbulait.

— Encore ! Encore plus fort, encore plus noir ! se disait-elle tout en accroissant sa puissance.

Elle était vortex, elle était ouragan.

Elle jouait à caver de son corps, comme un enfant empilerait des cubes.

Elle était le plaisir indescriptible de la tempête nouvelle née qui babille des éclairs en un pont joignant les étoiles à la terre.

Jack leva les yeux au ciel, terrorisé et fasciné par la force monstrueuse de l'ouragan qui enveloppait à présent le groupe des humains isolés sur la plaine.

La nuit était tombée en plein jour.

Autour de lui, les tambours redoublaient d'ardeur, comme pour accompagner l'expansion du ciel.

Gabrielle était ivre de vitesse et d'immensité.

— Maitrise-toi ! lui enjoignit Katrina.

— Que dis-tu ?

- Tu dois te contrôler. Sinon, tu vas tout détruire, tu vas tous nous tuer.

- Désolée ! Je ne savais pas !
- C'est ta première fois. Tu apprendras.
- Que dois-je faire ?
- Tu vas mourir ?
- Toute mort n'est pas un mal. Je reviendrai te visiter lorsque le moment sera venu.

L'instant d'après, Gabrielle était à nouveau étendue sur le sol, entourée d'un cercle de silhouettes protectrices, toutes regardant vers le ciel.

Un pilier de lumière troua la masse vivante des nuages.

Gabrielle entendit chanter tout près d'elle l'oiseau des prairies.

Elle ouvrit les yeux.

Les tambours s'étaient tus.

Quelques semaines plus tard, dans une fulgurance unique dans l'histoire de la science, Gabrielle retranscrit sous forme mathématique son voyage inattendu.

Prenant en cela la suite de son glorieux aïeul George Gabriel Stokes, et de la fameuse, mais très incomplète, formule de Navier-Stokes, elle réunit ses travaux au sein de ce que ses pairs nommèrent la « Théorie de Katrina-Stokes ».

Rejointe par de nombreux collègues physiciens, mathématiciens, sociologues et psychologues, elle révolutionna plus tard l'ensemble des sciences avec la célèbre Théorie Mathématique de la Sociologie Générale des Éléments (TMSGE), plus connue par le grand public sous le nom de Matérianisme Général.

Certains n'hésitèrent pas à parler alors de véritable œuvre d'art.

L'article fondateur du Matérianisme, paru en août 2032 dans la revue Science, reste encore cinq cents ans plus tard la pierre angulaire du monde que nous partageons.

Moi, Katrina, après de nombreuses et belles vies, je me souviens encore avec émotion, reconnaissance et surtout avec amour de cette inoubliable journée partagée avec Gabrielle Stokes et les Hopis, de cet éblouissant premier échange entre nos espèces.

Katrina

Sous la Lumière du Vide

EPRY Laurent

Paris s'éveillait doucement sous une lumière d'une nature inhabituelle. Les premières lueurs de l'aube étaient teintées d'un orange incandescent, presque surnaturel. Sur les toits des immeubles haussmanniens, les cheminées paraissaient baigner dans une mer d'ambre.

L'air était dense, presque visqueux, et un silence pesant étouffait les bruits habituels de la capitale. Les oiseaux eux-mêmes semblaient hésiter à rompre cette quiétude insolite.

Madeleine, une jeune climatologue, observait ce spectacle depuis la fenêtre de son petit appartement du Marais. Elle était fascinée autant qu'inquiète. Ses instruments avaient enregistré depuis la veille des variations inhabituelles : des fluctuations de pression atmosphérique et une anomalie étrange dans la concentration des particules fines. Mais rien ne l'avait préparée à ce tableau d'apocalypse à la lumière douce.

Dans la rue en contrebas, les premiers passants levaient les yeux au ciel, intrigués. Certains murmuraient des prières ou prenaient des photos, tandis que d'autres accéléraient le pas, cherchant peut-être à échapper à une menace invisible. Ce matin-là, Paris n'était pas seulement la ville lumière. Elle était le théâtre d'un événement qui resterait gravé dans les mémoires. Au fil des heures, le ciel continua à se transformer avec une lenteur hypnotique. Une épaisse couche de nuages d'un gris bleuté commença à s'étendre en un dôme uniforme qui masquait progressivement le soleil. Ces nuages ne se contentaient pas de flotter : ils s'entortillaient en motifs complexes, des tourbillons qui semblaient suivre des schémas fractals. Leur texture évoquait une étrange combinaison de fumée et de glace, renvoyant par moments des reflets iridescents semblables à ceux observés sur les halos circumzénithaux.

Au centre de cette masse tumultueuse, un halo lumineux apparaissait et disparaissait en un rythme irrégulier. Sa couleur oscillait entre un blanc opalescent et un vert phosphorescent, projetant sur les monuments parisiens des ombres mouvantes et grotesques. La cathédrale Notre-Dame, mutilée mais toujours majestueuse, semblait baigner dans une aura mys-

tique, tandis que la tour Eiffel paraissait vaciller sous cet éclairage spectral. Les instruments de mesure installés à travers la ville enregistrèrent des fluctuations sans précédent. La pression atmosphérique chutait par intermittence, provoquant une sensation de vertige chez les plus sensibles. Les capteurs de particules fines indiquaient une hausse soudaine des nitrates d'oxydation et d'autres composés rarement présents à de telles concentrations.

Vers midi, un vent chaud et oppressant se leva sans prévenir. Ce vent émanait d'une direction inhabituelle, tournant autour de la ville comme s'il cherchait à encercler ses habitants. Les marchés en plein air furent les premiers à ressentir ses effets : les étals des fleuristes sur les quais de la Seine furent balayés, leurs bouquets multicolores emportés dans une danse chaotique. L'odeur de l'ozone saturait l'atmosphère, évoquant l'imminence d'une tempête. Mais cette tempête était différente.

Soudain, des éclairs verts éphémères zébrèrent le ciel, sans précédent ni tonnerre. Ils évoquaient des décharges de plasma, et leur fréquence augmentait avec le temps, dessinant des lignes de force étranges à travers les nuages. Ces éclairs semblaient relier le sol à des points invisibles dans l'atmosphère supérieure, comme si Paris était devenue le centre d'une énorme cage de Faraday naturelle.

Dans la foule, la fascination laissait place à l'inquiétude. Les Parisiens se rassemblaient autour des kiosques, scrutant les journaux et échangeant des théories. Certains parlaient d'un essai militaire raté, d'autres d'un message venu de l'espace. Les plus superstitieux voyaient dans ces événements des signes apocalyptiques. À mesure que les heures passaient, les rumeurs enflaient, alimentées par des images diffusées sur les réseaux sociaux et les premiers rapports confus des médias internationaux.

Madeleine, de son côté, s'immergeait dans ses relevés. Les données étaient déconcertantes : le champ magnétique terrestre autour de Paris semblait oscillant, et la température de l'atmosphère variait de manière brutale, parfois en quelques minutes. Elle tenta de contacter des collègues du CNRS, de la NASA et de l'Agence spatiale européenne. Tous confirmaient des anomalies similaires, mais personne ne parvenait à en expliquer l'origine.

L'absence de modèle prédictif capable d'expliquer ces événements bouleversait Madeleine. Les satellites montraient une concentration inhabituelle de particules chargées dans la stratosphère, mais les simulations informatiques restaient muettes face à cette singularité. C'était comme si une force inconnue était à l'œuvre, défiant les lois naturelles.

Pour Madeleine, une chose était certaine : ce qui se passait au-dessus de Paris était sans précédent et risquait de changer leur compréhension du monde à jamais. L'incompréhension initiale fit rapidement place à la panique, un basculement déclenché par la peur collective et amplifié par les incertitudes. Dans les supermarchés de la capitale, des files interminables se formèrent devant les caisses. Les Parisiens s'arrachaient les bouteilles d'eau, les conserves, et les produits de première nécessité. Certains clients en venaient aux mains, les nerfs mis à vif par l'atmosphère pesante.

Dans les rues habituellement effervescentes, un étrange silence s'était installé. Les cafés, théâtres de conversations animées, étaient désormais presque vides. Ceux qui osaient encore flâner marchaient vite, leurs regards constamment levés vers ce ciel oppressant. Les embouteillages avaient disparu, remplacés par un ballet d'ambulances et de véhicules des forces de l'ordre.

Près de Notre-Dame, un vieil homme, immobile devant la cathédrale, récitait à haute voix des vers de Baudelaire. Sa voix rauque, marquée par l'émotion, s'élevait au milieu du tumulte : « Homme libre, toujours tu chériras la mer... » Comme si la poésie pouvait réconcilier les cœurs et apaiser ce ciel tourmenté. Non loin de là, un groupe de jeunes militants écologistes improvisa un sit-in sur le parvis de l'Hôtel de Ville. Brandissant des pancartes sur lesquelles on pouvait lire « La nature se venge » ou « À qui la faute ? », ils scandaient des slogans, convaincus que cette anomalie était la conséquence directe de décennies de négligence environnementale. Pour eux, ce phénomène était moins une catastrophe qu'un avertissement. Pendant ce temps, sur les réseaux sociaux, une véritable frénésie éclata. Des théories conspirationnistes fleurissaient à un rythme effréné : « Les gouvernements cachent la vérité », « C'est une arme climatique », ou encore « Ce sont les extraterrestres ». Des vidéos montrant les éclairs verts, les halos lumineux et les rues désertées de Paris atteignirent des millions de vues en quelques heures. L'angoisse devenait virale.

Pour Madeleine, cette crise était une opportunité rare d'observer de près un événement d'une ampleur scientifique sans précédent. Elle décida de gravir les escaliers de Montmartre pour installer son matériel au sommet. De ce point de vue privilégié, elle pouvait à la fois surveiller l'évolution des nuages tourbillonnants et mesurer les fluctuations étranges du champ magnétique terrestre.

Elle constata avec stupéfaction que les éclairs verts étaient synchronisés avec des anomalies électromagnétiques. Ces oscillations s'intensifiaient à mesure que la soirée approchait, créant des motifs sinusoïdaux parfaitement réguliers. Madeleine se demanda si ces phénomènes pouvaient être reliés à une éruption solaire extrême ou à une interaction encore inconnue entre l'atmosphère terrestre et des particules cosmiques. Malgré son excitation scientifique, Madeleine ressentait une forme d'étrangement : un mélange de fascination pour l'inédit et de peur face à l'immensité de l'inconnu. Autour d'elle, Paris semblait figé dans une attente fiévreuse, comme si toute la ville retenait son souffle avant un bouleversement irréversible.

Alors que la journée touchait à sa fin, Madeleine, en plein travail sur ses relevés, fut interrompue par un appel d'un collègue astrophysicien basé à Cambridge. Sa voix était étrangement tendue, trahissant l'émotion. « Ce que vous observez pourrait être lié à une éruption solaire extrême à polarité inversée. Nous avons détecté des anomalies électromagnétiques massives. Paris semble en être l'épicentre. »

Cette hypothèse fit tilt dans l'esprit de Madeleine. Elle savait que les éruptions solaires, bien qu'impressionnantes, n'avaient jamais manifesté un tel effet localisé et concentré. Pourtant, cette fois, quelque chose d'inhabituel semblait s'être produit. Les données qu'elle avait collectées semblaient confirmer l'existence de perturbations étranges : une interconnexion déconcertante entre les champs magnétiques terrestres et les impulsions de particules chargées venant de l'espace profond.

Ses pensées la ramenèrent à ses lectures d'antan, à des textes anciens qu'elle avait consultés dans le cadre de recherches personnelles sur les phénomènes climatiques extrêmes. Certains manuscrits médiévaux faisaient mention de « tempêtes magiques », des événements inexplicables associés à des bouleversements atmosphériques soudains, souvent interprétés comme des signes divins ou des préludes à des catastrophes.

« Et si ces récits étaient basés sur des faits scientifiques que nous n'avons pas encore compris ? » murmura-t-elle pour elle-même, une pointe d'émerveillement mêlé à de l'appréhension. Peut-être qu'une conjonction rare d'événements solaires, atmosphériques et terrestres s'était produite, recréant les conditions qui avaient donné naissance à ces « légendes » antiques ?

Madeleine décida de pousser ses recherches plus loin. Elle contacta un historien des sciences au Muséum national d'Histoire naturelle, un homme reconnu pour ses travaux sur la corrélation entre phénomènes naturels et leur interprétation culturelle au fil des siècles. Après un bref échange où elle exposa les anomalies actuelles et leur possible lien avec les récits anciens, son interlocuteur réagit avec un mélange d'enthousiasme et de prudence.

« Vos observations sont fascinantes, Madeleine. Si ce que vous décrivez est vrai, cela pourrait offrir une clé pour comprendre certaines énigmes historiques. Mais... il faudra des preuves solides. Il existe un traité du XIII^e siècle rédigé par un moine nommé Aldebrandus, décrivant des "lumières célestes dansantes" sur la région d'Île-de-France.

Ce document pourrait contenir des indices. »

À ces mots, Madeleine sentit son excitation croître. Elle demanda immédiatement à consulter une copie du traité et prépara parallèlement une série de simulations informatiques. Si l'histoire et la science convergeaient, elle pourrait peut-être lever le voile sur ce mystère. Elle passa la nuit plongée dans ses recherches, comparant les relevés électromagnétiques modernes aux descriptions des « phénomènes lumineux » rapportées dans le manuscrit médiéval. Une étrange corrélation émergeait : les descriptions d'Aldebrandus correspondaient presque parfaitement aux oscillations qu'elle mesurait actuellement, notamment en termes de cycles et de localisation. Cela semblait indiquer une récurrence... ou une singularité liée à des forces fondamentales encore incomprises.

Pour Madeleine, le véritable défi consistait désormais à démêler le fil reliant ces manifestations anciennes et contemporaines, tout en veillant à ne pas tomber dans le piège de l'interprétation trop spéculative. Les prochaines heures promettaient d'être cruciales pour révéler la vérité.

Vers minuit, un frisson parcourut l'air, une tension palpable se tissant dans chaque coin de la ville. Et soudain, le ciel parut littéralement se briser. Une onde lumineuse, d'un blanc éclatant et irréel, jaillit des nuages comme un souffle divin, irradiant tout sur son passage. L'éclat, pur et démesuré, engloba l'horizon dans une explosion de lumière si intense qu'elle parut rendre l'air lui-même incandescent. En une fraction de seconde, tout Paris fut plongé dans une clarté aveuglante, suspendue dans l'éternité, comme si la ville avait cessé de respirer, figée hors du temps. Le regard de Madeleine se perdit dans cette lueur surréaliste, cherchant une explication dans l'instant, mais avant même qu'elle n'eût le temps de comprendre, tout se figea. Le ciel, si brillant quelques secondes plus tôt, devint d'un blanc terne avant de se refermer sur lui-même. Puis, sans avertissement, vint le silence absolu, un calme si profond, si irréel, qu'il en était presque oppressant. Le monde sembla retenir son souffle, les bruits habituels de la nuit étouffés, comme si l'univers entier attendait une rupture, une révélation. Quelque chose qui ne vint pas.

Lorsque Madeleine rouvrit lentement les yeux, elle se retrouva dans une ville intacte, inchangée. Paris, toujours éveillée dans la pâle lumière de minuit, semblait indifférente à ce qui venait de se produire. Le ciel, maintenant d'un bleu noir profond, avait retrouvé sa tranquillité habituelle, et les étoiles scintillaient paisiblement, sans trace de ce phénomène étrange. Les éclairs et les halos lumineux avaient disparu aussi soudainement qu'ils étaient apparus. Un silence profond flottait dans l'air, mais quelque chose, pourtant, n'était pas normal. Madeleine sentit une étrange sensation, un léger frisson courant le long de sa colonne vertébrale. Ses instruments, fidèles compagnons, affichaient des données incohérentes, des chiffres et des mesures qui défiaient toute logique. Les graphiques, habituellement nets, étaient devenus chaotiques, comme si les lois de la physique elles-mêmes avaient été altérées pendant cet instant fugace.

Un moment suspendu dans l'incompréhension. Mais dans l'ombre, une question persistait : si tout était revenu à la normale, pourquoi la sensation persistait-elle, comme un souvenir fugace d'une réalité qu'on ne pourrait jamais vraiment saisir ? Les lois, tout comme les certitudes, pouvaient-elles être aussi fragiles qu'elles semblaient être rigides ? Parfois, ce n'est pas ce qui se brise qui importe, mais ce qui reste, à peine perceptible, dans les interstices du silence.

Folle rosée

SABOLO Christine

La journée avait commencé avec l'harmonie habituelle, pas forcément folichonne.

Un réveil qui vous pousse hors du lit, un café trop chaud qui vous brûle les lèvres, pas le temps d'une tartine, une douceur matinale qui ne finit pas de vous indifférer, parce que le quotidien efface tout. Quatre rues, deux carrefours, quelques regards ternes croisés le long du chemin, des terrasses qui s'installent, des rideaux de fer qui grincent ça et là, et deux marronniers plus loin, avant le passage clouté, un regard vers cet immeuble de sept étages, ce bureau au troisième où m'attend mon ordinateur de correctrice littéraire. Un job intéressant la plupart du temps, avec vue imprenable sur un jardin public en contrebas.

Jusque-là, rien à redire, c'est une heure plus tard que les choses ont bougé, après la pause-café du matin, le deuxième du coup, moins chaud et finalement plus apprécié, quelques ragots matinaux, et un étirement avant de prendre possession de mon siège. Allez, la journée ne s'annonçait pas trop mal puisque, d'une part j'allais me plonger dans un polar scandinave, mes préférés, et d'autre part, je devais déjeuner au coin de la rue avec ma sœur, dans une pizzeria italienne avec nappes à carreaux rouges et cuisinier sicilien. Un bon point pour ce jeudi ! Il suffit parfois de peu de chose pour vous remettre sur les rails, comme il suffit d'autre peu de chose pour que tout déraile !

Je venais d'ouvrir mon fichier reçu le matin même, quand j'eus l'impression que le temps changeait, la sensation diffuse d'un soleil plus pâle, voire une clarté étouffée. J'ai bien levé les yeux vers le ciel, mais aucun nuage ne semblait vouloir obscurcir l'horizon, alors que nous attendions la pluie depuis des semaines. Encore raté apparemment, même si la lumière ambiante avait cette couleur violacée des jours d'orage, mais sans son côté flippant. J'ai froncé les sourcils et plissé les yeux pour essayer de voir à quoi était due cette différence, sans pour autant apercevoir quoi que ce soit, enfin... pas vraiment. Remontant mes lunettes sur mon front, n'étant nécessaires sur mon nez que pour la lumière bleutée de l'écran, ma visibilité s'en trouva meilleure, mais mon esprit ne comprenait pas ce qu'il voyait. Il y avait bien des gouttes que j'apercevais, mais pas de nuages gris.

Était-ce vraiment de la pluie ? Ou simplement des grains de pollen qui voletaient dans cette matinée classique ? Non, cela ne semblait pas entraîné par le vent, ce que j'apercevais ne bougeait pas d'une façon désordonnée, mais bien en ligne droite, sauf que ... J'avais la berlue ou quoi ? En suivant avec difficulté l'une de ces gouttes, j'avais l'impression qu'elle remontait en direction du ciel plutôt qu'à l'inverse !

Réfléchir... Hier était un mercredi, la soirée avait oscillé entre un film Netflix et une série médicale à la télé, le tout devant une salade composée donc, pas d'alcool, pas de folle équipée entre potes de bar en bar, pour se retrouver avec une gueule de bois aux premières lueurs du jour. Alors ? La caféine de la machine du fond du couloir jouait-elle des tours ? Je me levais dans la foulée, attrapant justement ma tasse à la main afin de finir ma dose matinale, et m'approchais de la fenêtre. Je n'étais pas la seule à avoir attrapé le virus, celui de l'incompréhension et de la surprise. En bas de ma rue, des gens désertaient de plus en plus le jardin pour enfants et ses pelouses verdoyantes, pour se réfugier sur le bitume et les trottoirs. Quelques nounous, fidèles parmi les fidèles du parc fermé, s'étaient regroupées, poussettes en main sur le parvis de l'immeuble d'à côté, dans un brouhaha de discussions effrénées, alors que les gosses riaient en montrant du doigt l'objet du délit. Des promeneurs de chiens avaient du mal à tenir leur animal en laisse, les bêtes affolées bougeaient dans tous les sens, pour fuir quelque chose qui semblait pourtant invisible.

Vu d'ici, en hauteur et derrière ces vitres, j'avais l'impression d'une caméra cachée, d'un jeu amusant qui poussait la foule à quitter certains endroits, pour se regrouper ailleurs, et si j'en jugeais par ce que je voyais, ils fuyaient l'herbe et le sol tendre pour regagner le béton, comme autant d'îlots sécurisants qui les préservaient d'un phénomène surprenant : des gouttes d'eau remontaient du sol pour rejoindre les faibles nuages qui n'avaient rien de menaçant. D'ordinaire et si on veut se montrer plus prosaïque, c'est une vapeur qui se mélange à l'air, se répand à une certaine hauteur et, de ce fait, forme les nuages poussés par le vent. Mais là ? Incroyable. Il fallait que j'en ai le cœur net ! Manquant de poser ma tasse à côté de mon coin de bureau, j'attrapai mon portable à l'instant même où il sonnait :

- *Oui ?*

- *Tu as regardé dehors ?*

Ma sœur, mon éternelle double, mon amie avant les autres, un job de fleuriste à deux rues d'ici, avait l'accent de l'excitation :

- C'est dingue ! L'allée d'arbres devant le magasin, tu verrais ça, des gouttes d'eau remontent de la terre ! Les feuilles sont mouillées dans l'autre sens !

-Tu es dehors ?

-Je veux ! Je voulais voir ça de plus près.

-Ne touche pas l'eau, on ne sait jamais.

Voilà, les cartes étaient distribuées, j'étais la douteuse, la timide, celle qui se pose des questions, la fidèle de Saint Thomas, qui veut toujours voir pour croire. Elle, c'était juste mon double inversé, celle qui fonce, bousculant les codes et les barrières pour franchir les frontières. Elle se jetait en avant, et ma main retenait toujours le col de son pull pour éviter les ennuis, de ce fait, devant l'inconnu, je préférais adoucir les angles, ramener son esprit à plus de sécurité.

- Je vais me renseigner, en attendant, ne bouge pas, je te rejoins !

Dans le hall de l'immeuble, les gens s'agglutinaient derrière les baies vitrées, les murmures allaient bon train devant ce phénomène inexplicable. J'avais appuyé sur la touche dix de mon portable pour joindre un chercheur de mes amis, un des consultants affiliés à la boîte, auprès duquel je prenais parfois des renseignements d'ordre scientifique. Son accent chantant du midi arriva à mes oreilles au moment où je passais les portes tambour de l'immeuble.

- Holà ma belle !

- Tu es où ?

Il se partageait trop souvent entre sa Provence natale et la région lyonnaise, et je posais machinalement la question.

- Au milieu des cigales. Qui se taisent de surcroît. Tu veux savoir pourquoi ?

- Je devine. Alors là-bas aussi ?

- Je dirais que la terre recrache, mais vu qu'elle n'a pas beaucoup bu ces derniers temps, j'en doute !

- Trêve de plaisanterie, qu'est-ce qui se passe à ton avis ?

- Je botte en touche pour l'instant. J'ai passé quelques coups de fil, des analyses d'eau sont lancées un peu partout.

Un premier point pour connaître la teneur et les composants de cette rosée fuyante.

- Et toi ? T'es au bureau ?

- Je vais rejoindre ma sœur, excitée comme une puce.

- Faites gaffe quand même...

Je l'avais devancé et j'espérais que la frangine avait suivi mes conseils. Quand j'arrivai dans sa rue, bordée d'un côté par un terre-plein qui venait d'être planté de petits arbres, des grappes de gens admiraient, étonnés cet étrange phénomène, et je n'eus pas de mal à la repérer dans la foule, toute souriante, discutant devant son magasin avec quelques clientes.

- Hé sœurette ! Tu as eu des infos ?

- Non, pas pour l'instant.

Je constatai dans la foulée que les grands bacs de jardinage qui servaient de limite à son magasin, n'étaient pas atteints donc, l'eau venait du sol proprement dit et pas de la terre au sens propre.

À quoi bon réfléchir, chacun, une fois passé la crainte du nouveau, s'approchait la main tendue pour toucher, sentir, criant à tout va que ce n'était que de l'eau. Chose qui me fut confirmée une poignée d'heures plus tard, après analyse un peu partout dans le monde, puisque toute la planète était touchée. Toutefois, d'autres recherches durèrent encore près de trois jours, avec des savants renommés de tous les pays, interviewés sur

toutes les chaînes, avec petites lunettes ou tignasses incontrôlables, trop sérieux ou blagueurs, ils optaient tous pour des phrases presque codées, qui auraient eu bien besoin d'un sous-titrage tant elles étaient difficiles à comprendre, un moyen sûrement détourné pour dire : Nous ne savons pas ce qui se produit.

Un seul, une semaine plus tard, osa murmurer une vérité qui inonda les réseaux sociaux avant d'étouffer les chaînes mondiales, un mec à la peau bronzée, chercheur brésilien, diplômé de cinq universités de par le monde, lunettes demi-tarif pendues à son cou, assis derrière son bureau dans un rayon de soleil. Il prit un air à la fois grave et contrit pour regarder l'œil de la caméra, et nous justifier tout ce bordel par une seule phrase, moins technique que toutes les autres, claire et sans bavure, et que tout le monde prit avec un sérieux parfaitement compréhensif :

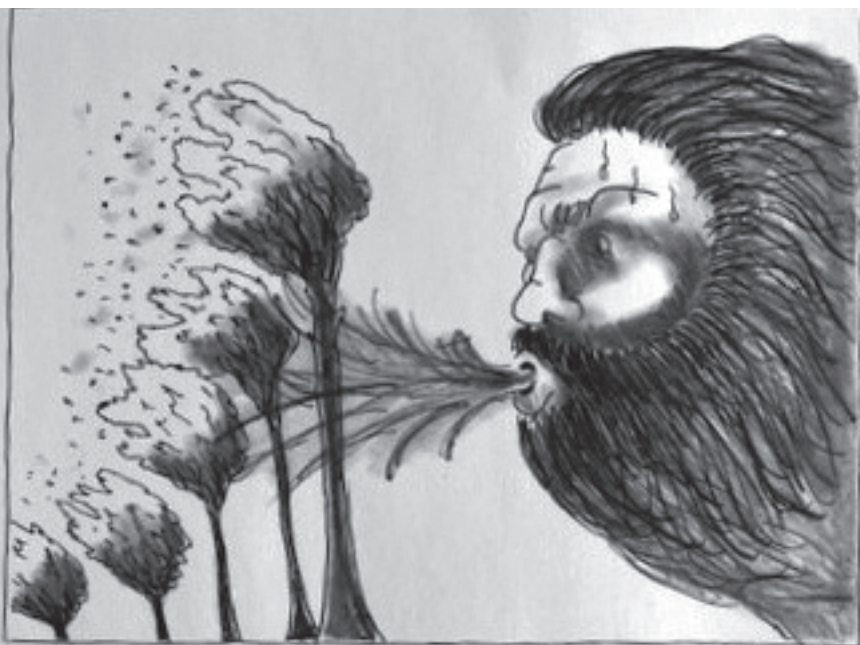
-Vu le lointain passé dont elle se souvient, et compte tenu de l'avenir que nous lui infligeons, je pense tout simplement que notre planète est en train de pleurer sur son sort.

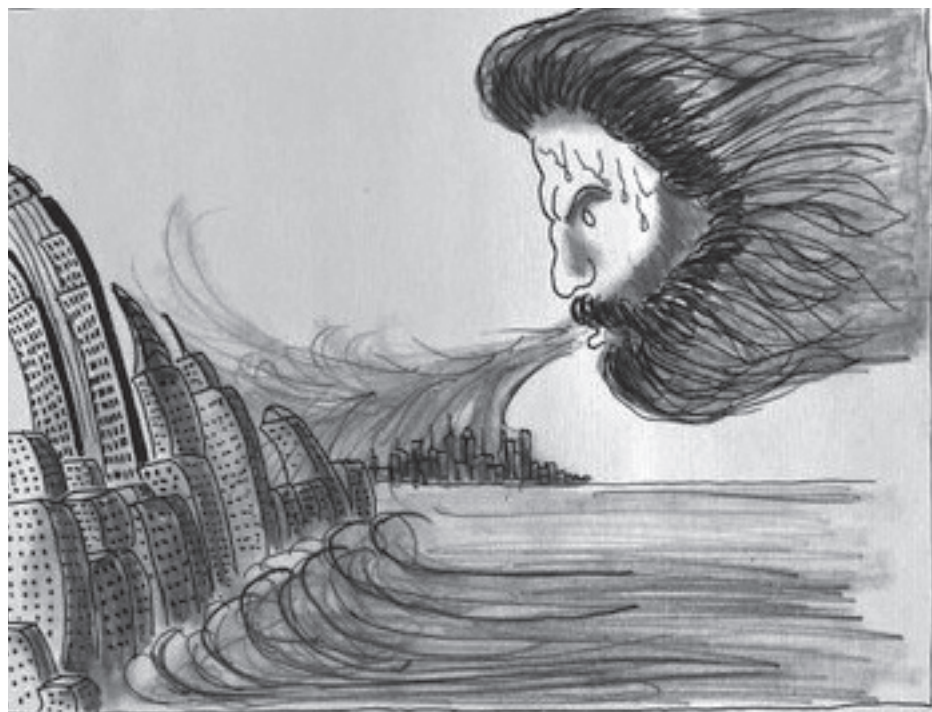
Deuxième BD sélectionnée

Le Vent

Chevillard Philippe







Les textes publiés relèvent de la responsabilité exclusive de leurs auteurs, l'AAM décline toute responsabilité quant aux idées exprimées.

<http://www.anciensmeteos.info>

Bulletin
quadrimestriel
publié par l'association
des anciens
de la météorologie

7 rue Teisserenc de Bort
CS 70588
78197 Trappes Cedex

Directeur de la publication
Jean-Louis Champeaux

Rédacteur en chef
Pierre Chaillot

Réalisation :
Pierre Chaillot
Jean-Louis Champeaux
Michel Déqué
Michèle Gaubert
Jean-Paul Giorgetti
Joël Hoffman
Catherine Ruth
Jean-Louis Soubiès

conception, réalisation : DG/COM/CGN (Météo-France)
impression : imprimerie Lecha Toulouse
ISSN 2779-3982

Copyright - Gillet-Chaulet Bruno - Météo-France
arc en ciel, numéro spécial N° 17 - octobre 2025